



ACTES

de la

JOURNÉE DE RÉFLEXION SUR LA SEXUALISATION PRÉCOCE DES FILLES

Le 20 mai 2005



Y des femmes
Le pouvoir de s'accomplir



Liste des personnes ayant contribué au déroulement de la journée de réflexion

Nous remercions:

Présentateurs (trices)

Claudette Demers-Godley (Mot de bienvenue)
Franziska Baltzer
Richard Poulin
Jocelyne Robert
Pierrette Bouchard (absente, texte lu par
Sandrine Ricci)

Bénévoles du Y

Susan Gannon
Blanca Vega
Thérèse Ménard
Denitsa Barbova
Emmanuel Trepanier
Julie Santaguida
Karen Bassett
Latifa Elaoui
Dorine Rosen
Jacqueline Dimier
Jenny Fahmy
Catharine Allan

Coordonnatrices du Y

Debbie Harrison
Catherine Lefebvre
Marie-Josée Joyal
Julie Bourbeau
Lilian Lopez

Centre des femmes de l'UQÀM

Sandrine Ricci
Geneviève Guernier
Anaïs Bertrand-Dansereau
Mariola Misirowska
Pierre Lyonnais

Membres du comité consultatif

Pierrette Bouchard
Nathalie Brault
Chantal Hamel
Lucie Biron
Sophie Bissonnette
Sandrine Ricci
Julie Bourbeau

Préparation du rapport

Nora Kebbouche et
Lilia Goldfarb

Révision linguistique

Karine Désy-Lalonde

Photos

Geneviève Guernier

Coordination du projet et animation

Lilia Goldfarb

Financement

Direction de la santé publique de Montréal

Prêt des salles

UQÀM

Conception graphique

Maryse Boutin - Turbine graphique

Avant-midi

Introduction :

mot de bienvenue, Madame **Claudette Demers Godley**
*Directrice générale adjointe et directrice des services sociaux au
YWCA (Y des femmes de Montréal)*

Bonjour tout le monde. La sexualisation précoce des jeunes filles est un dossier qui nous préoccupe depuis un bon bout de temps. Mais tout d'abord, nous vous remercions d'être ici aujourd'hui, de consacrer à ce sujet un moment de réflexion et de le partager avec nous, dans le but d'établir un dialogue sur ce dossier qui nous préoccupe tous et toutes. Nous sommes le Y des femmes mais notre réflexion est plus générale, nous nous préoccupons aussi des jeunes garçons.

Le XXI siècle soulève à son tour de nouveaux défis et nous interpelle tous et chacun dans nos valeurs et nos aspirations et dans le cadre de cette journée, nous amène à poser un regard sur l'enfance et la jeunesse. Depuis que nous avons commencé à travailler sur ce dossier, nous avons, au Y des femmes, accordé une grande importance au droit de vivre une enfance et une jeunesse saine, sécuritaire et ancrée dans le respect de soi et de l'autre. La sexualisation précoce des jeunes est devenue un débat public et sans vouloir émettre quelque jugement que ce soit, nous nous offrons aujourd'hui de réfléchir et de nous outiller pour remplir nos rôles de parents, d'éducateurs et d'éducatrices, d'adultes et autres tout en étant bien conscients que l'enjeu est de taille et que de nombreuses industries et de multiples commerces bénéficient de l'exploitation sexuelle des jeunes.

Dans la société d'aujourd'hui, nous sommes portés à croire que tout est monnayable. Au Y des femmes, nous croyons que l'enfance et la jeunesse ne le sont pas et nous vous invitons à réfléchir tous et toutes sur la façon dont nous pouvons soutenir nos jeunes, les encourager à devenir des adultes biens dans leur peau et fiers de la personne qu'ils ou qu'elles deviendront.

Encore une fois merci et bonne journée.

Bref historique du projet et déroulement de la journée,
Madame **Lilia Goldfarb**,
*Coordonnatrice du projet sur la sexualisation précoce des jeunes filles
au YWCA (Y des femmes de Montréal)*

Bonjour, j'aimerais laisser suffisamment de temps pour les présentations des conférenciers et des conférencières. Je vais donc parler brièvement de deux choses :

- La logistique
- Un bref historique du projet

Pour commencer, je dois vous annoncer qu'il y a, malheureusement, un changement au programme : Mme Bouchard est malade, elle m'a contacté hier après-midi et elle ne pouvait pas se déplacer aujourd'hui. Elle m'a toutefois envoyé sa présentation et Sandrine Ricci, qui est présidente du Centre des femmes de l'UQAM et membre du comité consultatif du projet, la remplacera pour la présentation. Pour l'après-midi nous aurons des ateliers portant sur 5 thèmes différents. Vous pouvez choisir celui qui vous intéresse le plus. Les thèmes et les numéros de salle sont indiqués sur des pancartes à l'extérieur de cette salle. Au début de vos ateliers, nous vous demandons de désigner une personne qui rapportera les conclusions de votre atelier lors de la plénière. Nous avons des bénévoles qui prendront des notes pour la préparation du rapport. Voilà pour la logistique...

Pour le bref historique :

Il y a approximativement un an et demi, j'ai lu, sur le site Internet de Sisyphe, un article de Pierrette Bouchard basé sur ses travaux de recherche sur la sexualisation précoce des petites filles. Cet article m'a d'abord frappé et m'a inspiré, ce qui m'a poussé à passer à l'action. Cette lecture a coïncidé avec mes observations des petites filles habillées sexy et maquillées ainsi qu'avec le constat de l'immersion des enfants dans un univers d'images de femmes et d'hommes stéréotypées produites par les médias. Ce sujet me préoccupe beaucoup en tant que mère, grand-mère et « tante », car j'ai plusieurs amies qui ont des petites filles et j'aimerais qu'elles grandissent dans un monde où elles n'auront pas à subir ce genre de pression. J'ai donc décidé de développer un projet pour le Y des femmes, en collaboration avec d'autres personnes qui sont intéressées par ce sujet et plus particulièrement, Madame Pierrette Bouchard. Le projet fut présenté à la Direction de la santé publique de Montréal pour financement ; nous les remercions, car c'est grâce à eux que nous sommes là aujourd'hui.

Je vais donc laisser la parole à notre première conférencière, la Dre Fransizka Baltzer

Présentation de la **Dre Franziska Baltzer**

*Pédiatre et directrice de la clinique pour adolescents
de l'Hôpital de Montréal pour les enfants*

Rédigé à partir d'un enregistrement sur cassette vidéo :

Je dois vous avouer que je suis un peu nerveuse parce qu'il me semble qu'on a beaucoup parlé du phénomène de la sexualisation précoce des jeunes dans les journaux, les stations de radio, à la télévision, etc. J'ai l'impression que vous avez déjà tout entendu, que vous avez déjà tout vu!

Pour commencer, je suis originaire de la Suisse. Je vous dis cela pour vous permettre d'oublier mon accent... (elle parle de sa famille). Pourquoi je m'intéresse au sujet de la sexualisation précoce des jeunes? Je travaille à la clinique des adolescents de l'Hôpital de Montréal pour enfants. Je suis venue ici pour la première fois en 1983 (ça fait plus de 20 ans) et j'ai d'abord été appelée à travailler à l'Hôpital Sainte Justine. J'y ai vu des adolescents pour la première fois. Aujourd'hui, nous recevons chaque année, à la clinique pour adolescents de l'Hôpital de Montréal, environ 260 enfants ou adolescents qui viennent nous voir pour des abus sexuels. Un tiers des patients est composé d'adolescents, deux tiers sont des enfants prépubères. L'âge moyen est de 7 ans et il y a beaucoup de garçons préadolescents... l'abus sexuel est donc une problématique qui ne touche pas seulement les filles mais aussi les garçons.

À Sainte Justine, c'était la première fois que j'étais en contact avec des abus sexuels. Ce n'est pas quelque chose qu'on nous apprend en médecine; d'ailleurs, nous n'y apprenons absolument rien sur la sexualité. En matière d'abus sexuel, il y a 20 ans à Sainte Justine, nous étions surtout confrontés à la problématique de l'inceste. Il y avait des adolescents et parfois des plus jeunes encore... Nous nous sommes aperçus, à ce moment-là, que l'abus sexuel commençait probablement plus tôt. Nous étions des avant-gardistes en pensant que l'abus commençait peut-être vers 9 ans ou 10 ans. Aujourd'hui, je peux vous dire que lorsqu'il y a une situation d'abus sexuel intrafamilial, elle commence dès la naissance. Aujourd'hui, je sais que quand les enfants viennent à la clinique à l'âge de 2, 3, 4 ans et que la mère se rappelle que le père avait une érection quand il prenait le bébé dans ses bras ou sur ses genoux c'est le début de quelque chose qui va aboutir à l'abus sexuel.

La clinique reçoit aussi des adolescentes enceintes. Il y en a près d'une centaine par année. Environ 20 filles vont décider de poursuivre la grossesse et 80 autres vont décider d'avorter. Il est évident que ce sont des adolescentes actives sexuellement. Il y a aussi, à la clinique, 120 nouveaux cas de troubles alimentaires par année. Selon moi, les troubles alimentaires s'apparentent au phénomène de la sexualité précoce. On les retrouvent, eux aussi, de plus en plus tôt: autour de 9 ans. La plus jeune que nous avons reçue à la clinique dernièrement avait 8 ans. C'était un cas d'anorexie, avec toute la perception du corps. Le phénomène est le même que celui de la sexualisation précoce: le malaise avec le corps et probablement avec la sexualité. Selon moi, les troubles alimentaires sont une autre façon de réagir à l'adolescence.

À Sainte Justine, avec les années, nous nous sommes aperçus qu'il y avait aussi des garçons victimes d'inceste. Vers l'an 2000, on a beaucoup parlé des adolescentes qui avaient un premier rendez-vous avec un garçon, rendez-vous qui aboutissait à une relation sexuelle plus ou moins voulue. Aujourd'hui, en 2004 et 2005, nous avons des phénomènes comme Sylvie, une fille de 14 ans que j'ai rencontrée dans un centre de détention où elle avait été placée pour sa propre

sécurité et non pas parce qu'elle avait commis un crime. À l'âge de 13 ans, elle avait été violée par un groupe de garçons. Quelques mois plus tard, un homme de 19 ans l'avait approchée et il était devenu son «chum». Elle avait alors commencé à faire des fugues et finalement, elle avait abouti au centre de détention. Je l'ai questionnée à propos de son copain: elle me disait que c'était un gars gentil et «cute». Je lui ai demandé pourquoi elle le trouvait si fantastique. Elle m'a répondu qu'il avait une voiture... une BMW. J'ai alors voulu savoir ce qu'il faisait dans la vie pour avoir assez de sous pour se payer une BMW et elle m'a répondu que son copain ne travaillait pas. À la clinique, nous savions que Sylvie avait eu d'autres partenaires sexuels que son ami. Elle nous a finalement dit que son «chum» l'encourageait à avoir des relations sexuelles avec d'autres garçons ou d'autres hommes. Elle nous a également confié qu'elle ne recevait pas d'argent pour ce genre de services. Je lui ai expliqué que le paiement d'une BMW s'élève à près de 550\$ par mois au minimum et je lui ai dit que je croyais que son copain la poussait à avoir des relations sexuelles avec d'autres hommes pour payer sa voiture. Elle s'est rendue compte que la voiture était probablement à elle puisqu'elle permettait à son copain de faire les paiements ! Elle était complètement dépassée, absolument naïve: elle ne se rendait pas compte de ce dans quoi elle était embarquée. Cette naïveté-là, on la retrouve toujours et je pense que c'est très, très important qu'on ne juge pas les jeunes sur ce qu'ils font.

Ce qui nous frappe à la clinique des abus sexuels, c'est, par exemple, cette mère adolescente qui vient nous voir régulièrement avec sa fille. Les parents de la petite fille de 4 ans sont séparés et elle visite son père les fins de semaine. Lors de l'examen annuel, la mère me demande d'examiner les organes génitaux de sa fille. Je lui demande alors pour quelle raison elle souhaite cet examen et elle me répond: «On ne sait jamais!» Personnellement, je pense qu'il faut examiner les jeunes filles d'un bout à l'autre sans exclure la région génitale car autrement on laisse croire que cette partie du corps n'est pas normale, qu'elle est taboue, qu'elle est sale. J'essaie toujours d'inciter les jeunes médecins à faire un examen complet: on le fait pour les garçons (examen des testicules) et pas pour les filles... J'ai donc procédé à l'examen génital de la petite fille et je me suis aperçue qu'elle portait une petite culotte sexy: un petit triangle en avant et un en arrière reliés par un string sur les côtés. J'ai voulu savoir qui avait acheté cette culotte. La mère ou le père? La jeune mère m'a répondu que c'était elle qui l'avait achetée. Je lui ai dit: «Vous voyez, d'un côté, vous avez des doutes quant à la possibilité d'un abus sexuel mais d'un autre côté, vous envoyez votre fille avec une culotte comme ça chez son père! Quel est le message lancé au père avec des sous-vêtements semblables?» En fait, la mère n'avait jamais pensé que cette culotte pouvait éveiller certains désirs, certains jugements, certaines idées chez une autre personne. Lors de la visite suivante, la petite fille avait une culotte normale. La mère a été très heureuse lorsque je l'ai remarquée. D'autant plus qu'il n'y avait pas d'abus sexuel chez cette fille.

En 1983, à Sainte Justine, il était clair, pour nous, que les filles qui portaient des vêtements sexy à 6 ans ou 7 ans étaient des victimes d'abus sexuels. Aujourd'hui, rien n'est moins sûr étant donné que ce sont ces vêtements qui sont disponibles dans les magasins, c'est ce que nous achetons: des petits chandails avec les épaules dénudées et toutes les autres choses que nous voyons dans les magazines. On trouve ça normal! Sans même y penser...

Aujourd'hui, chez les adolescents, on retrouve quatre sujets dont je vais vous parler:

- L'épilation brésilienne
- Les pratiques sexuelles à l'adolescence
- La réputation de «fille légère» à l'école
- Les infections transmissibles sexuellement

L'épilation brésilienne... j'ai vu la définition dans un magazine... C'était d'abord une méthode d'épilation utilisée par des danseuses nues et des mannequins de playboy. Elles utilisaient cette pratique très douloureuse pour enlever tous les poils pubiens. Aujourd'hui, c'est la mode chez nos adolescentes. À la clinique, lorsque nous procédons à un examen gynécologique, nous sommes surpris lorsqu'une fille a encore du poil pubien! C'est l'exception!

Ce phénomène date d'environ 3 ans. Il est apparu subitement et maintenant, tout le monde le fait. Aujourd'hui, il y a des filles qui se rasent le poil pubien aussitôt qu'il apparaît. Cette semaine, par exemple, j'ai vu une fille de 12 ans qui avait son poil pubien rasé. Il y en avait une autre, il y a environ 2 ou 3 semaines, qui avait dix ans et elle était rasée. Ce sont les mères qui amènent leurs filles pour se faire raser le poil pubien. La fille de 10 ou 12 ans ne sait certainement pas où aller pour se faire faire ce type d'épilation. Ma coiffeuse m'a confirmé qu'il y a beaucoup de mères qui amènent leur fille pour l'épilation. Je me demande sérieusement ce que c'est que cette mode.

Je ne connais pas la réaction des garçons, étant donné que notre clientèle est principalement composée de filles mais dans le même article de magazine qui donnait la définition de l'épilation brésilienne, il y avait une analyse et des commentaires de dix hommes: sur les dix, un seul n'aimait pas l'épilation brésilienne. Tous les autres ont trouvé une foule de raisons pour apprécier ce type de rasage.

Regardez cette photo (elle montre une photo). C'est le corps d'une petite fille de 4 ans avec les mains et les cuisses d'une femme adulte. Pour moi, c'est très simple: c'est une invitation à la pédophilie. Le message qui est véhiculé aux adultes approuve le fait d'avoir des relations sexuelles ou d'avoir des pratiques sexuelles avec les filles, les jeunes filles, les filles prépubères. On sexualise le corps d'un enfant pour pouvoir l'exploiter. Je ne vois pas d'autres raisons pour expliquer le phénomène. On achète du linge sexy aux enfants, on montre un demi sein... On peut voir ce type d'image n'importe quand, n'importe où. Cette revue, elle se vend dans des kiosques, au métro et dans toutes les épiceries. En plus, la publication de ce magazine est subventionnée par le gouvernement fédéral. Quand je paie mes impôts je voudrais enlever au moins 100\$ par année: selon moi, il s'agit de pornographie.

On parle beaucoup des pratiques sexuelles à l'adolescence. Les adolescents ont commencé à avoir des relations oro-génitales avant d'avoir des pénétrations: on le constate à la clinique, pas chez tout le monde mais on le voit. Les filles se font appeler le soir et vont faire un «blow job» chez leurs copains pour être «in», pour être appréciées. S'il y a un côté positif à cette pratique, c'est qu'on préserve la virginité et on ne tombe pas enceinte mais le problème, c'est qu'on peut attraper des maladies sexuelles ailleurs que dans le vagin. Nous voyons des infections, des condylomes, dans la bouche et même une chlamydia dans l'œil parce que la fille s'était fait un massage de sperme. Les professionnels doivent être vigilants et ne pas penser uniquement au SIDA.

Est-ce que la situation est pire qu'avant? Je me rappelle d'une fille qui était venue, il y a 20 ans, consulter pour un test de grossesse. Nous lui avons demandé si elle était active sexuellement et elle nous avait répondu négativement. Lorsque nous la questionnions sur la raison du test de grossesse, elle soutenait qu'elle avait des relations. En fait, elle ne se croyait pas active sexuellement parce que lors des rapports, elle ne bougeait pas. C'était effrayant: cette fille ne savait rien d'une vie sexuelle saine et gratifiante, elle avait uniquement une pénétration vaginale. Aujourd'hui, les filles ne bénéficient pas, elles non plus, du plaisir d'une vie sexuelle saine et gratifiante quand elles vont faire une fellation à un copain: elle ne reçoivent rien en retour, aucun plaisir. Je ne suis donc pas certaine que la situation soit différente. Aujourd'hui, les filles ont des... (elle cherche le mot) en anglais, c'est un «fuck friend» c'est un «ami avec bénéfices». Ces filles nous disent qu'avoir un vrai «chum», c'est beaucoup plus de responsabilités. Elles ne sont pas prêtes à avoir

un «chum» mais elles se disent prêtes à avoir des relations sexuelles sans lien, sans attache. Un jeune m'a un jour confié que pour lui, c'est du sexe récréatif. Plutôt que d'aller voir un film ou d'aller faire une randonnée, les jeunes font du sexe. C'est un moyen de communication comme n'importe quel autre... C'est vraiment en ce sens qu'ils le font, il n'y a pas de réflexion derrière, c'est leur façon de communiquer.

La fille «légère» à l'école, c'est un phénomène que nous rencontrons depuis plusieurs années. Les filles qui ont cette réputation n'ont souvent rien fait. Ce peut être des filles qui n'ont jamais eu de relations sexuelles. Je ne sais pas à quel point cette réputation est liée à certaines modes, par exemple, au lapin de playboy. Ce lapin-là, il est partout maintenant: sur les tee-shirts, les boucles d'oreilles, etc. Les filles de 12, 13 ou 14 ans portent le symbole alors qu'elles n'ont aucune idée que c'est le lapin de playboy, que ça envoie un message à certaines personnes. Pour elles, c'est un lapin «cute». On retrouve ici cette même naïveté des adolescents... L'année dernière, dans certaines écoles de Montréal, il y avait des bracelets en plastique de toutes les couleurs. Les couleurs de ces bracelets ont commencé à avoir une signification. Les garçons passaient à côté des filles et arrachaient un de ces bracelets: selon la couleur, le garçon demandait à la fille de faire l'acte sexuel correspondant. Chaque école avait son code. Aujourd'hui, ils sont bannis mais une fille m'a dit que les garçons avaient commencé à en porter. Ce sont maintenant les filles qui les arrachent. Un acte d'affirmation?

Les infections transmissibles sexuellement: c'est un fait, des études aux États-Unis démontrent que les jeunes qui adhèrent aux campagnes du NON et qui achètent les anneaux de la chasteté ont plus de ITS que les autres parce qu'ils ne respectent pas leurs vœux de chasteté et qu'ils ont des relations non protégées. Ils n'ont pas accès à l'information autre que celle qui les incite à dire non ou à ne pas avoir de rapports sexuels. Ils sont donc beaucoup plus à risque. Aux États-Unis, les jeunes commencent à avoir des relations sexuelles au même âge que les jeunes d'ici et d'ailleurs dans les pays industrialisés. Ce sont les mêmes statistiques qu'en 1990 à Montréal: à 16 ans, 50% des jeunes ont eu des relations; à 18 ans, 20% n'en ont pas eues. D'autres jeunes peuvent commencer plus tôt. Il n'y a rien de nouveau et la situation est la même aux États-Unis, à l'exception des grossesses: il y a de 4 à 5 fois plus de grossesses à l'adolescence aux États-Unis qu'au Canada. Les pays où il y a le moins de grossesses à l'adolescence sont la Finlande et les Pays-Bas, où on commence l'éducation sexuelle beaucoup plus tôt. Aux États-Unis, ils se concentrent beaucoup plus dans les campagnes pour promouvoir le NON plutôt que de faire des campagnes de sensibilisation et d'information.

Quant aux origines de la sexualisation précoce, on blâme les *Spice Girls*, et *Britney Spears*. Je pense que le phénomène est plus profond. Il y a aussi d'autres problèmes: le «backlash» du mouvement féministe; où sont-ils les hommes dans tout ça? Il a aussi un problème de communication. Nous communiquons des messages aux enfants quand nous les laissons porter: «princesse» ou «*perfect baby*» sur les chandails, sur les fesses des pantalons, à des endroits où, d'après moi, ils ne devraient pas être. Les enfants sont comme des éponges, ils vont tout absorber: c'est donc très facile de les influencer. Selon moi, c'est une suite logique: si on habille une fille de 4 ou 5 ans avec du linge sexy, plus tard, quand elle sera adolescente, elle utilisera le sexe comme moyen de communication. Elle sera habile avec ce «langage» et c'est celui qu'elle aura appris à utiliser comme moyen de communication.

Nous sommes aussi dans une époque d'extrêmes et nous le constatons partout: nous voyons, d'une part, l'obésité et toutes les campagnes qui nous frappent en ce moment et d'autre part, nous voyons tous les troubles alimentaires comme l'anorexie, de plus en plus présents chez des filles de plus en plus jeunes. Nous avons une longévité accrue et le potentiel de vivre jusqu'à 85 ou 90 ans et nous vivons, en même temps, dans une société qui veut tout avoir et ce, pour un court instant: tout est jeté et remplacé l'année suivante, il n'y a plus rien de durable. Il y a

l'athéisme versus le fondamentalisme religieux: c'est l'un ou l'autre, il n'y a pas, selon moi, de milieu... Les conséquences sont les suivantes: tout est devenu matière à vendre et bien sûr, le sexe augmente les ventes. L'extrême, pour moi, c'est l'image du bébé dans une boîte de coton (elle montre l'image): il coûte combien ce bébé-là! Même les bébés sont devenus une matière que nous pouvons vendre et c'est ça qui me choque. Je sais que les photos d'Anne Giddens sont belles mais c'est du marketing! Parfois ça va trop loin, l'identité à travers les âges devient très floue, on ne sait plus qui on est. Nous avons perdu les frontières entre les générations, nous ne connaissons plus les rôles des différentes générations, ce que nous sommes censés faire. L'exemple le plus choquant que j'ai vécu a eu lieu l'hiver dernier. Un matin, en allant au travail, il y avait une dame à côté de moi dans l'autobus, une femme d'un certain âge (certainement plus âgée que moi!), d'environ 60 ans. Elle était habillée en léopard de la tête aux pieds: un chapeau en léopard, un manteau, des leggings, des gants, des bottes. Elle allait certainement travailler au centre-ville. Le soir de cette même journée, lorsque je suis revenue, elle était là et à sa main, elle avait une petite fille de 4 ans, elle aussi habillée en léopard, de la tête aux pieds!

«Où est-ce qu'on s'en va! Je n'ai pas d'espoir pour le futur de notre espèce si cela dépend de notre jeunesse fâchée. Est-ce qu'il y a une jeunesse plus irresponsable que la nôtre? Quand j'étais enfant, nous apprenions à nous référer à nos aînés, à les respecter mais les jeunes d'aujourd'hui sont extrêmement impertinents et ne peuvent accepter personne qui les contredit... Est-ce cette jeunesse qui est la fondation sur laquelle nous bâtissons notre futur? »

C'est Socrate qui a dit ça il y a bien longtemps. Je pense qu'il y a de l'espoir, nous sommes encore là, à réfléchir, et il n'y a pas de raison de désespérer...

Présentation de Monsieur Richard Poulin,
Professeur au département de sociologie, Université d'Ottawa

Pornographie et sexualisation des enfants

La pornographie infantilise les femmes et rend matures sexuellement les enfants!

Cette affirmation est fondamentale pour comprendre les tendances actuelles. L'impact de la pornographie, bien que mal connu, n'est certes pas anodin. Je ne pourrai m'étendre là-dessus, me contentant de vous renvoyer à un certain nombre d'études récentes qui tentent de mesurer l'influence sociale de la pornographie en lien avec une spectaculaire «érotisation» des sociétés, dans laquelle le sexe en tant que sexe s'affiche de plus en plus sur toutes sortes de supports (Authier, 2002; Deleu, 2002; Guyenot, 2000; Marzano, 2003; Robert, 2005).

Ce que j'ai nommé «la tyrannie du nouvel ordre sexuel» (Poulin, 2004) tient au fait que la pornographie colonise les médias traditionnels et nouveaux, la littérature, le cinéma, etc. Elle fait «chic» et «branchée». Elle symbolise la «libération sexuelle». Nous sommes dans une ère de perpétuelle provocation érotique, de sollicitation sexuelle permanente. L'époque n'est plus à la suggestion, mais à l'exhibition d'images de sexe. Avec la marchandisation tous azimuts du vivant, notamment des humains, principalement des femmes et des enfants, le sexe est en passe de devenir un produit de consommation «ordinaire», accepté et acceptable. Le capitalisme marchandise le sexe et tout indique qu'avec la mondialisation néolibérale, le sexe tarifé, le sexe marchandise, sous ses différentes formes, étend son emprise dans la vie sociale, trouvant une légitimité, une normalisation et une banalisation inégalées. L'intrusion des codes pornographiques dans l'imaginaire se traduit par une économie nouvelle des pratiques amoureuses et sexuelles. Les anciens codes s'effacent et la pornographie est entrée dans les mœurs. Plus encore, la pornographie influence les codes sociaux et les mentalités.

Le sexe est partout. Il s'achète, se vend, se loue, et il vend et fait vendre...

Mais avant d'approfondir mon affirmation de départ — *la pornographie infantilise les femmes et rend matures sexuellement les enfants* —, posons-nous la question de la consommation de pornographie, de cette complicité masculine avec le produit. Car il y a bien complicité. La pornographie excite principalement les hommes, qui en retirent à l'évidence quelque chose, puisqu'ils y consacrent des sommes d'argent importantes, évaluées au début du millénaire à 60,8 milliards de dollars américains par an (Dusch, 2002: 101).

La consommation de pornographie

La pornographie, comme n'importe quel produit mis en vente sur le marché, exige un mode approprié de consommation. Un produit ne saurait donner satisfaction à un consommateur que si ce dernier y trouve son compte. La pornographie ne fait pas exception à ce principe; elle satisfait qui entre dans son jeu. C'est dire que le consommateur et la pornographie ne se trouvent pas l'un en face de l'autre, mais bien au contraire, il existe entre eux une «complicité». Cette complicité est d'autant plus importante qu'il s'agit ici d'une industrie et d'un commerce du fantasme sexuel.

Ce qu'Antonio Gramsci (1959: 468) disait de la littérature commerciale reste valide pour la pornographie: en elle s'exprime la «philosophie» d'une époque, en elle est perceptible «la masse des sentiments et des conceptions du monde» qui domine. Comme la littérature commerciale, la pornographie ne constitue pas un niveau indépendant qui ne renverrait qu'à lui-même, mais c'est un élément engendré dans et par un tout. On peut donc lire la pornographie comme un fragment de l'idéologie patriarcale et une propagande qui la produit et la relance.

Consommer de la pornographie, c'est bien plus que la regarder: c'est encore y participer. C'est ressentir de l'*excitation sexuelle*, et pas seulement observer des images de relations sexuelles ou de corps et de sexes, ou encore de corps en mouvement (danse nue, peep-show, etc.). La pornographie qui «marche» est la pornographie qui «fait marcher», qui provoque des effets chez le consommateur. Cette complicité du consommateur n'est évidemment pas spécifique à la pornographie. On la retrouve pour d'autres produits de consommation. Mais si la «complicité» n'est pas un mode de consommation spécifique à la pornographie, il n'en reste pas moins qu'elle la marque fortement par sa présence et ses effets sur la libido. Sans elle, la pornographie n'a plus de sens. Elle est l'un des constituants essentiels de sa réception par le spectateur.

La pornographie ne tient pas sa capacité d'envoûtement à la seule présence des images, mais à leur organisation spécifique, à leur structuration par un code narratif particulier. C'est ce code qui permet au consommateur d'appréhender la pornographie sur un mode complice. La «complicité» sera donc envisagée ici comme un effet qui demande à être expliqué par l'examen des différentes composantes du discours narratif de la pornographie. Et ce discours est profondément sexiste, il fait l'éloge de la virilité et de la soumission des femmes et des enfants au plaisir de l'homme. Le corps pornographique féminin est déshumanisé et infantilisé. Il est rabaissé à un statut infra-humain, souvent animalisé (*pet* — animal favori — pour *Penthouse*; *bunny* — Jeannot lapin — pour *Playboy*). Les femmes ne sont bonnes qu'à baiser et elles ne pensent qu'à cela. Ce ne sont que des êtres sexuels. Elles sont offertes — regards aguichants, poses suggestives, lèvres humides et entrouvertes — aux mâles, ces vrais hommes qui sauront les conquérir. Elles sont à assujettir. Les femmes existent non seulement pour le plaisir des hommes, mais sont aussi les êtres qui prouvent leur virilité. Le discours pornographique assure que la femme «a horreur des mauviettes» (*Lui*). Enfin, les hommes doivent apprendre à se défendre d'elles. Dans l'imaginaire pornographique, ne sont-elles pas des «dévoreuses d'hommes»? Pour se protéger d'elles, ils doivent les discipliner, les dominer.

Si la sexualité explicite, hyperréelle et mécanique cristallise le discours pornographique, celui-ci n'est pas qu'un discours sur la sexualité. Les rapports sociaux entre les sexes en sont ses fondements. Ce discours laisse intègre l'homme, même l'homme chosifié, tandis qu'il découpe le corps de la femme, souvent en le décapitant, tout en amplifiant certaines parties sexuelles, et le ravale à une animalité sexuelle. Il sacralise le corps féminin pour mieux le profaner. Ce corps se fige dans une détermination génitale. La femme y est présentée comme étant toujours «disponible», elle a toujours envie d'être prise, elle est prête à accepter tout usage sexuel, et comme elle est une bête sexuelle, elle ne demande qu'à être satisfaite, pourtant elle est insatiable.

La question «pourquoi les hommes consomment-ils de la pornographie?» commence à être saisie dans l'une de ses expressions. Outre l'excitation sexuelle, qui se traduit souvent dans une pratique onaniste, la chosification et la déshumanisation du corps pornographique féminin ont pour effet de conférer aux hommes consommateurs une supériorité humaine sur les femmes ravalées à un sexe. Dans certains cas, notamment dans celui des bars de danseuses nues «*straight*», l'homme ne peut pas se masturber. Son plaisir n'est donc pas physique. Ce qui est jouissif ici, c'est l'aliénation des femmes; c'est aussi le fait que ces femmes sont là «volontairement». C'est la preuve que les femmes sont soumises à leur sexe, qu'elles sont, en définitive, que des «salopes». Depuis la généralisation de la danse contact, les frontières entre pornographie et

prostitution se sont estompées (certains bars de danse contact sont des lieux de prostitution). Les hommes, dans des isolements, peuvent tripoter les femmes. Souvent, elles en ressortent pleines de « bleus ». Ce qui est jouissif ici, c'est non seulement l'aliénation des femmes, prêtes à tout pour une somme quelconque d'argent, mais également le fait que leur corps est littéralement aux mains des hommes.

La pornographie fonctionne comme le racisme. Les êtres infériorisés sont perçus comme des êtres de nature auxquels sont opposés les êtres de culture, les êtres « civilisés ». Les êtres de nature sont, par définition, des dépravés sexuels. L'anatomie est leur destin. Là aussi, les comparaisons avec les animaux sont légion : ainsi, le Noir est considéré comme un étalon. La femme, elle, est devenue un « animal familier » ou « de compagnie », une vipère lubrique, etc. Même les différentes parties de son corps sont désignées par des noms d'animaux : son sexe devenant, par exemple, une chatte.

Si on aime bien son animal « de compagnie », il faut néanmoins le dresser pour qu'il obéisse.

Modification des corps et servitude

Revenons à mon affirmation de départ : *la pornographie infantilise les femmes et rend matures sexuellement les enfants*. Une des techniques d'infantilisation, utilisée par la pornographie (qui est apparue au cours des années quatre-vingt), est l'épilation totale du pubis (épilation dite à la brésilienne), comme si la femme mise en scène était d'âge prépubère. Cette technique a également pour fonction de mieux montrer les parties génitales, car la pornographie vise une « extrême visibilité » (Bonnet, 2003 : 130). Aujourd'hui, chez la majorité de mes étudiantes de deuxième année universitaire, il est normal d'épiler le pubis. Pour des raisons d'hygiène, prétendent-elles, comme si le corps naturel de la femme était « sale ». Ce préjugé ne tombe pas du ciel, il suffit de regarder le tas de publicités qui enjoignent les femmes de se laver, de se parfumer, de se « déodoriser », de s'épiler, de tarir tout fluide émanant de leur corps, etc. Hier, synonyme de sexualité chez les femmes, le poil pubien est désormais traqué et supprimé. Comme si la femme ne devait pas être une femme, mais se devait de rester fillette. Aujourd'hui, les poils pubiens sont associés à la souillure, aux mauvaises odeurs. Le sexe glabre (ou presque) est une norme. En mai 1994, le magazine *Vingt ans* (qui s'adresse à un lectorat adolescent) donnait déjà ses instructions pour l'épilation pubienne à la jeune fille qui, venant à peine d'achever sa puberté, se retrouvait à nouveau sans poils pubiens.

Les étudiants du même cours, pour leur part, trouvent non érotique un corps féminin non épilé.

Dans la pornographie actuelle, un pubis non épilé fait partie des bizarreries, au même titre que la zoophilie et l'ondinisme. Sur les sites pornographiques, cette catégorie est nommée « Hairy » en anglais et « Poilues » en français.

Il est commun pour les hardeuses non seulement de s'épiler entièrement ou presque¹, mais également de passer au bistouri de la chirurgie plastique. Nombre de corps ont été sculptés pour que les seins deviennent énormes, durs et, chez certaines, difformes. Ils ont été remplis de silicone puis d'eau salée pour qu'ils puissent remplir l'espace. Toutes, les unes après les autres, surtout si elles arrivent à faire plus que quelques films, tendent à transformer cette partie du corps

1- Ce phénomène est également à noter chez les hardeurs qui s'épilent en partie ou totalement la région du bas-ventre et du scrotum.

comme si, autrement, elles n'attiraient plus le désir. Les corps ont été modifiés par des artifices afin de satisfaire une «idée» de ce que ces corps devraient être. Or, s'il était important dans les années quatre-vingt de distinguer le corps pornographique des autres corps, tout comme il était nécessaire pour une prostituée sur le trottoir de se vêtir de façon à ce que le client puisse la repérer, désormais, cette distinction s'efface. Aujourd'hui, les femmes prostituées s'habillent comme le font un certain nombre de nos adolescentes, elles n'utilisent plus, pour une bonne partie d'entre elles, de vêtements stéréotypés. (Ou est-ce nos jeunes femmes qui s'habillent comme les femmes prostituées ? On ne sait plus.) Les jeunes femmes se font tatouer, percer, gonfler les seins et les lèvres de la bouche et, pour quelques-unes, supprimer les grandes lèvres du vagin (nymphoplastie). Le corps distinctif, que je voyais dans les bars de danseuses lors de mes recherches au début des années quatre-vingt, est maintenant, en tendance, universel. À tout le moins, la convergence est très importante.

Phénomène de mode ? Peut-être ! Mais ici l'excessif a plus d'une fonction. Pour France Borel (1992 : 20), qui a étudié les transformations et les mutilations de l'anatomie humaine à travers l'histoire et les sociétés, de telles métamorphoses du corps «stimulent les impressions physiques et visuelles, et mettent le corps à distance pour en faire un objet et un spectacle». Il y a plus, bien sûr, car dans ce cas, l'activité pornographique pénètre littéralement dans la peau. Il y a là inscription pour capter le regard du consommateur. Les seins modifiés, déformés, attirent de façon irrésistible «justement parce que l'anatomie s'y fait représentation». «L'artifice gonfle le corps, lui donne une dimension symbolique plus vaste. Par lui, le corps se signale et occupe l'espace.» (Borel, 1992 : 21) Il devient tout. L'anatomie des hardeuses, en se marquant d'énormes seins, renforce l'ordre fétichiste. Ce goût pour ces anomalies physiques et sexuelles constitue une mise en relief non seulement de la parcelle du corps transformé, mais aussi de ce qu'est le corps pornographique féminin : un corps amplifié. C'est une fusion totale avec l'objet. Dans cette mutilation, le fantasme s'incarne, ainsi que la sexualisation du corps et, au-delà du corps, de la personne.

Par de telles métamorphoses physiques, il n'y a pas qu'amplification de certaines parties du corps, il y a aussi amplification de la conscience du corps, de son existence. Et ce corps est définitivement voué à la sexualité. L'amplitude donnée aux seins interdit tout autre regard, y compris dans la quotidienneté de la vie sociale. Les femmes sont les principales protagonistes de ces modifications incarnées, peu les hommes (même si eux aussi subissent de plus en plus de transformations corporelles). Elles miment sans cesse la mise en scène des apparences de leurs corps. Elles maîtrisent l'univers symbolique et cette maîtrise les éloigne du pouvoir, car le pouvoir représente la maîtrise de l'univers réel. Autrement dit, elles maîtrisent symboliquement leur corps et, du même souffle, dans l'univers du réel, ce corps tombe en servitude. Car c'est bien de cela qu'il est question lorsque l'on parle de la sexualisation des jeunes filles, y compris des fillettes. Les mutilations/transformations corporelles n'en sont qu'un des effets visibles.

Les corps pornographiques sont donc transfigurés. Le réalisme est transgressé. C'est le règne des apparences inscrites dans la chair. «Séduire, c'est mourir comme réalité et se produire comme leurre», écrivait Baudrillard (1979 : 98). Ces corps artificiellement construits, trompent l'œil et battent en brèche le réel. Ils incarnent les processus de séduction et en matérialisent les stigmates.

La pornographie ne fonctionne pas tant sur l'image du corps féminin que sur son morcellement. L'amplification de certaines parties du corps permet justement de mieux le morceler : il est désormais à la fois corps enfant (pour les parties génitales) et corps ultra-féminin (pour la poitrine).

Le corps pornographique féminin ne se contente pas de la nudité, il se doit d'être «encore plus nu». Cette opération exige un cérémonial où tous les accessoires sont possibles, des bas résilles,

en passant par les obligatoires souliers à talon aiguille ou à plate-forme, jusqu'à la (re)sculpture des corps (du tatouage, au piercing et à l'opération chirurgicale transformatrice d'organes). Bref, le corps pornographique féminin est morcelé, gonflé, «emblématisé», charcuté. Il ne renvoie pas à la «vérité» du corps global. C'est un corps qui se fige dans la détermination génitale et dans l'anatomie. La femme n'existe plus que par son corps devenu non-lieu du sujet, devenu image de corps. Et cela attise le désir masculin!

Pédophilie et infantilisation

Revenons une nouvelle fois à l'affirmation de départ: *la pornographie infantilise les femmes et rend matures sexuellement les enfants*. Il est faux de croire que la pornographie qui exploite les enfants n'est produite que pour un marché de consommateurs pédophiles. Dès le début des années quatre-vingt, les magazines à grande diffusion, comme *Penthouse*, *Playboy* ou *Lui*, contenaient des scènes, des récits ou des images mettant en scène des enfants, des adolescentes ou des pseudo adolescentes. À titre d'exemple, en analysant les textes de onze magazines pornographiques à grands tirages publiés en février 1983, on peut relever un total de 24 situations impliquant des enfants. Cela ne concernait ni les dessins ni les bandes dessinées où l'utilisation des enfants est beaucoup plus fréquente. Par exemple, dans *Lui* de février 1983, 25 % des dessins sont axés autour de la sexualité des enfants tandis que dans *Playboy*, édition française de février 1983, la proportion des dessins utilisant les enfants atteint 22 %. Parmi toutes les annonces publicitaires des onze revues étudiées, une sur dix était centrée d'une façon ou d'une autre sur les jeunes; 17,5 % d'entre elles faisaient allusion à l'inceste. Pour contourner les lois plus strictes sur la pornographie mettant en scène des enfants, il semble d'usage de produire une pornographie imitative. Les modèles adultes sont photographiés sous un aspect juvénile, portent des vêtements très typés accompagnés d'accessoires destinés à renforcer l'impression de jeunesse. Dans les années quatre-vingt, au moins quinze magazines de ce type étaient en vente libre au Canada. Il s'agissait de *Babe*, *Baby Face*, *Bad Girl*, *Baby Dolls*, *Creamy Virgins*, *Dominated and Diapered*, *Dollhouse*, *Nymphet*, *Over Daddy Knee*, *Tits and Twats*, *Tiny Cunts*, *Young Wet Pussies*, *Young Stuff*, *Young and Lonely* et *Young and Silky*. À la même époque, le photographe David Hamilton, qui publiait le premier tirage de ses photos dans les magazines pornographiques, mettait en scène des nymphettes sensuelles et lesbiennes. Sa renommée était internationale. On pouvait trouver des reproductions de ses photos chez Zeller's.

Aujourd'hui, les sites pornographiques sur le Web multiplient les catégories «*Teens*», «*Cheerleaders*», «*School Girls*», «*Lolitas*», et j'en passe.

La pornographie infantile ou pseudo infantile (kiddie ou chicken porn) sur Internet constituait, en 1995, 48,4 % de tous les téléchargements des sites commerciaux pour adultes. Bien que cette donnée soit contestée, le nombre de sites proposant des photos ou des films mettant en scène des «teen-agers», des «young teens» ou des «écolières», indique une prédilection pour ce genre de pornographie. Le Japon est connu pour la pornographie mettant en scène des écolières. En Asie, ce pays occupe la toute première place pour la commercialisation de la pornographie enfantine et produit une quantité importante et significative de pornographie mettant en scène de jeunes Nippones. Le Japon produit également des millions de bandes dessinées pornographiques, notamment les mangas, vendues un peu partout, y compris dans des distributeurs automatiques. Le consommateur peut se procurer librement dans le commerce du matériel pornographique mettant en scène des enfants prépubères. Il n'y a aucune censure concernant ce qui est publié. Seules certaines formes sont prohibées: par exemple, ne peuvent être visibles les poils pubiens. Le bukkake est une particularité de la pornographie japonaise. Une jeune fille (la plus jeune possible), faisant écolière, est placée au centre d'une pièce, généralement agenouillée,

et plusieurs dizaines d'hommes éjaculent à tour de rôle sur elle. L'activité est ouverte à tous et le tarif d'entrée pour y participer est d'environ cinq dollars américains. Le bukkake, qui se prolonge plusieurs heures d'affilée, est filmé. La vidéo est distribuée un peu partout dans les bars du pays et sur Internet, qui pullule de sites consacrés à ce type de pornographie ou de sites ayant des sous-menus bukkake.

Industrie du sexe et enfants

La tendance mondiale est à la prostitution d'enfants de plus en plus jeunes ainsi qu'à leur utilisation dans la pornographie.

L'industrie de la prostitution infantile exploite 400 000 enfants en Inde, 100 000 aux Philippines, entre 200 000 et 300 000 en Thaïlande, 100 000 à Taiwan, entre 244 000 et 325 000 aux États-Unis. En Chine populaire, il y a entre 200 000 et 500 000 enfants prostitués. Entre 500 000 et 2 millions d'enfants sont prostitués au Brésil. Quelque 35% des personnes prostituées du Cambodge ont moins de 17 ans et 60% des Albanaises qui sont prostituées en Europe sont mineures. Certaines études estiment qu'au cours d'une année, un enfant prostitué vend ses «services sexuels» à 2 000 hommes (Robinson, 1998). Un rapport du Conseil de l'Europe estimait, en 1996, que 100 000 enfants de l'Europe de l'Est se prostituaient à l'Ouest. À l'occasion du II^e Congrès contre l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales, qui a eu lieu à Yokohama, au Japon, l'Unicef (2001) évaluait à plus d'un million le nombre d'enfants — des fillettes principalement — prostitués par l'industrie sexuelle. En 2004, les chiffres tournent autour de deux millions d'enfants. Aujourd'hui, au moins un million d'enfants sont prostitués en Asie du Sud-est seulement; les pays les plus touchés sont l'Inde, la Thaïlande, Taiwan et les Philippines.

La prostitution des enfants n'est pas qu'un phénomène propre au tiers-monde. Au Canada, l'âge d'entrée moyen dans la prostitution se situe entre 14,1 et 14,8 ans, selon les provinces.

Les sites pédopornographiques sont en croissance: 261 653 sites étaient recensés en 2001, alors qu'en 1996 on en recensait que 4 300.

La pornographie infantile ou pédopornographie est, aux États-Unis, l'une des plus grandes «industries artisanales». D'après des estimations d'experts, le chiffre d'affaires de la pornographie infantile atteindrait aux États-Unis entre deux et trois milliards de dollars américains par an (Ellengeber, 2002). Les producteurs de pédopornographie auraient filmé un million d'enfants aux États-Unis. En 1996, le premier Congrès mondial contre l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales, tenu à Stockholm, rappelait qu'un million d'images pornographiques et 40 millions de pages Web étaient consacrés à la pornographie infantile. La tendance est depuis à la hausse. En Allemagne, la police estime à 130 000 les enfants qui auraient été contraints à des pratiques pornographiques. Selon une enquête menée à l'Université de Pennsylvanie, entre 300 000 et 400 000 enfants sont contraints chaque année aux États-Unis à la prostitution, à la pornographie ou à d'autres formes d'exploitation sexuelle. La situation encore plus grave dans les États de l'ex-bloc soviétique: des organisations mafieuses ont découvert le commerce lucratif de l'exploitation des enfants.

Les images créées pour assouvir les fantasmes des consommateurs de la pornographie infantile sont le résultat d'abus sexuels. En fait, la pornographie mettant en scène des enfants est, en elle-même, un crime. De plus, la pornographie est employée comme moyen de faire accepter aux enfants des relations sexuelles avec un adulte aussi bien que de les amener à consentir à se prostituer (MacKinnon et Dworkin, 1997; Poulin 1994). La pornographie est utilisée par des proxénètes pour enseigner aux filles les actes à exécuter dans la prostitution (Silbert et Pines, 1984).

En 2003, des enquêteurs américains ont retracé 250 000 pédopornographes à travers le monde à l'aide d'informations concernant des cartes de crédit colligées sur des sites de pornographie infantile. Dans le cadre de cette enquête, en janvier de la même année, les forces policières canadiennes dévoilaient l'arrestation de 42 Ontariens et indiquaient que plus de 2000 Canadiens, dont 400 Québécois, étaient des suspects. En septembre, la police allemande a déclaré avoir démantelé un réseau pédophile dans lequel 26 500 internautes de 166 pays étaient impliqués. Le nombre de crimes liés à la pornographie infantile a été multiplié par 15 depuis 1988 en Grande-Bretagne. En 2003, plus de 1 200 enseignants, médecins, travailleurs sociaux et policiers ont été arrêtés dans tout le Royaume-Uni dans le cadre d'une opération contre des pédophiles ayant utilisé un service Internet américain. Cette enquête a démarré après la découverte par les autorités américaines d'un site géré par un couple de Texans auquel s'abonnaient des pédophiles. Les enquêteurs américains ont découvert les coordonnées de 75 000 abonnés du monde entier et ont transmis 7000 références de cartes de crédit à la police britannique. À cette occasion, 50 policiers ont été arrêtés. En 2003, en Italie, plus de 400 perquisitions ont été effectuées dans 54 villes. Les enquêtes ont commencé après la découverte de photographies pornographiques d'enfants de cinq ans qui circulaient sur des sites apparemment « inoffensifs ». Toujours en Italie, une autre enquête sur un réseau pédophile Internet qui abusait, entre autres, de nouveau-nés âgés de 2 à 3 mois, a mis en évidence quelque 1000 transactions par carte de crédit pour un montant de plus de 48 600 dollars américains. En 2003 toujours, la police helvète a démantelé un réseau de pornographie enfantine composé de 40 pédophiles opérant sur Internet. En janvier 2004, un autre réseau international de pornographie infantile a été démantelé. La justice a arrêté 1600 personnes actives dans le réseau Internet Regpay and Connections USA, un service basé en Biélorussie et proposant des abonnements à 50 sites. Les agents ont retrouvé la trace de 270 000 transactions et saisi, jusqu'à présent, 800 000 dollars américains avec l'aide des principales entreprises de cartes de crédit.

Le nombre de sites pédophiles connus sur Internet a augmenté de 70 % en 2003. Environ 60 % des sites étaient basés aux États-Unis, suivis en ordre d'importance par la Corée du Sud, la Russie, le Brésil, l'Italie et l'Espagne.

La pornographisation

Ce qui est nouveau depuis les années quatre-vingt-dix, c'est la « pornographisation » — c'est-à-dire le recyclage d'archétypes pornographiques — de la publicité, de la littérature, de la télévision, de la presse écrite, des comportements sexuels, des fantasmes sexuels, etc. Cela est particulièrement évident dans les romans et les autofictions contemporains, au cinéma et dans les magazines pour jeunes.

Ces convergences entre le X et le non-X ne sont pas fortuites : dans cette époque marquée par la marchandisation généralisée et la vénalité triomphante, dans cette ère de « l'extimité », c'est-à-dire de l'intimité surexposée, il y a un souci de rendre acceptable et banale la représentation pornographique, y compris celles des enfants, et de tout sexualiser. À tout le moins, la frontière entre le X et le non-X n'est plus très claire, la pornographie s'ébat de plus en plus, avec succès, hors de son ghetto, en proposant ses normes sexuelles (de plus en plus extrêmes). Aussi, des magazines destinés aux adolescentes, comme *Vingt ans* en France (dont le lectorat a en fait seize ans), font écho à l'imagerie pornographique et la normalisent incroyablement. Un test dudit magazine range dans trois catégories les lectrices : « 1° La super extra-salope : « C'est bien, tu vas peut-être un peu loin, mais tu as de l'humour » ; 2° La salope normale : « Tu es fille de ton temps, moderne, c'est bien : tu as des aventures et un peu de sentiment, mais tu ne te laisserais pas avoir par ton mec s'il faisait la même chose » ; 3° La ringarde, le dinosaure présoixante-huitard. » La

journaliste du magazine féminin donne ses conseils. Si la jeune fille n'entre pas dans les deux premières catégories majoritaires, c'est qu'elle est coincée.

Au Québec, le magazine *Adorable* joue dans le même créneau. En 2002, ce magazine avait dû retirer à la vente son *Guide 100 % sexe* (99 trucs coquins) pour pornographie « excessive ». Il n'en poursuit pas moins sa campagne de normalisation pornographique. En octobre 2004, ce magazine « inspirant, glamour et tendance », qui bénéficie de subventions du gouvernement fédéral, notamment du Programme d'aide aux publications et du Fonds du Canada pour les magazines, présentent ses « idées sexy ». Il est proposé : « 1° Exhibez-vous dans Internet! Pour celles d'entre vous qui ont une légère tendance exhibitionniste [...] le Web offre un thrill anonyme. 2° Instruisez-vous! Lisez des histoires érotiques ou carrément débridées comme les romans du Marquis de Sade. En plus de vous stimuler et de vous donner envie de sauter sur votre chum, elles vous apporteront ce petit plus que certaines ont et que d'autres n'ont pas. 3° Visitez un sex-shop... » En encadré, les lectrices apprennent qu'il est « tout à fait normal [...] de vous habiller supersexy, de porter des talons hauts au lit, de faire l'amour les yeux bandés ». Un autre encadré intitulé « Quelques ajouts coquins dans vos ébats de couple » suggère « des fichus de soie pour lui attacher les mains et les pieds au lit; des menottes; un vibrateur mauve à tête de castor grignoteur [...] un ou une bel(le) inconnu(e) juste pour un soir; un fouet ou un masque de cuir. » Dans un autre article de la même livraison d'*Adorable* sur le « Féminisme VS pornographie, où en sommes-nous? », la journaliste fait la promotion de Stella, de la pornographie (en s'appuyant sur le livre de Collard et Navarro, 1996), et donne la parole à un « directeur de casting de films porno », de la compagnie Productions Eromodel, qui explique que « les femmes sont ici pour leur bon plaisir et pour l'argent, bien entendu ». La livraison de juillet 2005 d'*Adorable* fait encore une fois l'éloge des gadgets sexuels trouvés en sex-shop, comme le *Hustler Taboo* (sangles pour attacher sa/son partenaire), de l'émission Hot-Parade, « une fiesta mensuelle pour adultes où on présente tout ce qui est *hot* et *sexy* sur la planète » — d'Anne-Marie Losique, propose une histoire du X et conseille une « petite vite », le sexe express, avec « une panoplie de jouets sexuels ».

Ce prosélytisme grossier — car c'est de cela qu'il s'agit — est basé sur l'ordonnance de normes à suivre, lesdites normes étant étroitement liées à l'imagerie pornographique.

En fait, la sexualisation des jeunes filles, y compris la sexualisation précoce, va de pair avec la pornographisation des codes sociaux, notamment des codes corporels, et la normalisation de la prostitution. La pornographie modélise les conduites sexuelles, et au-delà du sexe, les comportements des femmes et des hommes. Elle donne à voir non seulement des pratiques sexuelles, mais ce qui serait l'essence même du féminin et du masculin.

La normalisation

Dans l'univers du capitalisme libéral, où la norme sociale est si importante, la pornographie et ses images sont devenues des références, comme s'il ne s'agissait plus de savoir ou non aimer mais seulement de consommer pour « se sentir bien dans sa peau », pour plaire et avoir confiance en soi. Cette obsession se traduit dans une sorte de course à la conformité, où le corps, féminin avant tout, subit de multiples transformations physiques (perçage, tatouage, chirurgie plastique, épilation totale) qui relèvent à la fois de la mode et de codes sociaux.

Pour Guillebaud (1999: 16), « un extraordinaire tapage sexuel colonise aujourd'hui jusqu'au moindre recoin de la modernité démocratique ». En fait, l'époque est marquée par une inflation irrésistible de la pornographie: diffusion quotidienne de films à la télévision, prolifération de reportages, starification des hardeuses et des hardeurs. L'époque est « pour », et même si à

l'occasion elle le déplore, elle reste néanmoins «pour». Ce qui fait dire à une philosophe: «[C]'est par l'envahissement des représentations pornographiques qu'on impose une vision particulière de l'humain et de la sexualité» (Marzano, 2004: 23) La pornographie est désormais plus qu'une industrie, elle est désormais une «culture» et fait partie de la culture.

La pornographie n'est plus réservée aux ghettos des sex-shops et des salles spécialisées. Elle est une industrie massivement diffusée et totalement normalisée. En France, les chaînes hertziennes, câblées et par satellites proposent chaque mois au moins 840 diffusions de films X. Par le câble ou le satellite, au Canada, les téléspectateurs ont accès à une dizaine de chaînes spécialisées dans la pornographie. Il existe même une chaîne canadienne d'informations en continu sur le Web, Naked News, qui fait présenter l'actualité par des femmes ou des hommes — selon le choix des téléspectateurs — qui font leur strip-tease, nonobstant la nouvelle lue. On peut voir le présentateur ou la présentatrice se dévêtir pendant que des secouristes s'escriment à sortir des cadavres des ruines d'une maison à la suite d'un violent tremblement de terre ou à la suite d'un raid de l'armée israélienne dans les territoires occupés. C'est complètement surréaliste et, surtout d'un mauvais goût écœurant. En Allemagne, la télévision produit une émission grand public, captée en Suisse et en Autriche, *Wa(h)re Liebe*, dont la traduction est «Amour vrai, amour marchandise», ce qui n'a pas besoin de plus de commentaires. Il s'agit d'une émission qui, deux fois par semaine, fait essentiellement la promotion de sites pornographiques, de boîtes échangeuses, du téléphone rose, de films et de boîtes de productions pornographiques, etc. Elle propose même un concours aux téléspectateurs, dont le prix est 1000 euro: faire son propre film pornographique de trois minutes. Au Québec, l'émission *Hot-Parade* ressemble à s'y méprendre à *Wa(h)re Liebe*.

Depuis l'arrivée massive des cassettes vidéo dans les années quatre-vingt, du téléphone rose, d'Internet, puis des DVD, et de l'envahissement des médias traditionnels, ce ne sont plus seulement les adultes qui consomment de la pornographie, mais également les adolescents, voire les préadolescents. Selon Denise Stagnara, la moitié des enfants français de 10-11 ans ont déjà vu un film X (Ozanam, 2002). Pour sa part, le Collectif interassociatif, Enfance et médias, affirme qu'à «11 ans deux enfants sur trois ont déjà vu un film porno». Une enquête réalisée en 1998 en France auprès des lycéens révélait que «86 % avaient déjà regardé un film X» (Chaleil, 2002: 79). Dans de telles conditions, «quelles seront les valeurs et les références des enfants qui auront grandi dans une telle société?» demande Christian Authier (2001) qui met en évidence certaines formes de délinquance en France — notamment les viols collectifs — et l'explosion du nombre des mineurs mis en examen pour des viols ou des agressions sexuelles (ainsi que l'augmentation parallèle du nombre de mineures victimes de ces agressions). Le conditionnement pornographique général ne serait-il pas pour quelque chose dans ces formes de délinquance? Lors de récents procès de mineurs impliqués pour des viols collectifs, les confrontations entre victimes et accusés ont montré qu'outre l'effet d'entraînement du groupe, la représentation de la sexualité dans les films pornographiques avait biaisé leur perception de la sexualité. Pourtant, il y a toujours négation de l'influence que l'étalage et le matraquage audiovisuels peuvent avoir sur les individus, et en particulier sur des enfants. Deux journalistes branchées du Québec, Collard et Navarro (1996: 73), soutiennent que «personne ne peut faire la preuve de liens entre la violence et la pornographie» — évidemment, elles ne font pas la preuve de l'inverse, non plus.

Selon l'enquête de Marzano et de Rozier (2005), qui ont interrogé 300 adolescents français, 58 % des garçons et 45 % des filles ont vu leurs premières images pornographiques entre 8 et 13 ans; 58 % des garçons et 42 % des filles de leur échantillon estiment que leur sexualité est influencée par la pornographie. Cette enquête montre aussi que les adolescents des deux sexes sont souvent confrontés à la pornographie avant même leur première expérience sexuelle. Sans prétendre que la pornographie modélise complètement leur sexualité, imaginer après cela que les enfants ne sont pas influencés par cette industrie relève de l'aveuglement. D'autant plus, qu'aux

stéréotypes sexuels véhiculés par la pornographie s'ajoute la pression médiatique, dont j'ai fait rapidement mention, qui normalise la pratique pornographique, qui hypersexualise les comportements et les corps, avant tout féminins, et qui « féminise » les enfants.

Un même genre ?

Les industries du sexe qui exploitent les enfants sont très étroitement imbriquées à celles qui exploitent les femmes. En fait, les industries du sexe exploitent indifféremment les femmes et les enfants. Parce que les femmes et les enfants (les filles comme les garçons) partagent le même statut d'objet sexuel. Les consommateurs de cette pornographie sont surtout des hétérosexuels. Pour ces hommes, les enfants ont le même statut que les femmes.

Florence Rush (1983) a souligné que les femmes et les enfants (les garçons comme les filles) ont été classés traditionnellement ensemble. Ils ont partagé le statut de mineurs, ont été exploités en tant que domestiques, serfs, esclaves salariés ou non ; et pendant la plus grande partie de l'histoire, ils ont porté les mêmes vêtements afin de pouvoir être identifiés par rapports aux adultes de sexe masculin. Comme les femmes, les enfants ont été idéalisés, parés de vertus romantiques, sexualisés ou déssexualisés. Femmes et enfants ont été mis dans le même panier – faiblesse, dépendance, impuissance – et partagent un même genre «féminin» et, par conséquent, ont été usés et abusés sexuellement. Depuis l'Antiquité, les hommes ont fait un usage sexuel des enfants des deux sexes. Ce n'était pas le caractère masculin des garçons qui déclenchait à cette époque le désir de l'homme, c'était leur ressemblance physique avec les femmes, ainsi que leur timidité d'esprit, leur modestie et leur besoin d'être instruits et aidés. À leur puberté, ces garçons étaient rejetés, changeaient de statut.

La structure patriarcale d'une société n'implique donc pas uniquement l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin, mais aussi l'oppression sexuelle des enfants par les hommes.

Pour revenir à Gramsci cité au début de mon intervention, je me permettrai de conclure par ces mots : la pornographie n'est pas une forme isolée de discours de domination des femmes (il y en a d'autres, notamment dans la publicité, les romans populaires, etc.), mais un exemple flagrant, ultime même, de la façon dont les rapports sociaux de domination se traduisent dans un discours masculin. La pornographie ne constitue donc pas un univers fermé sur lui-même qui n'aurait rien à voir avec la vie de tous les jours, une espèce d'enclos sans aucune réalité sociale, économique ou politique. La pornographie est, au contraire, engendrée dans et par une société précise. C'est un lieu de cristallisation idéologique où s'exprime la philosophie d'une époque et où les hommes apprennent un discours qui aide à perpétuer et à ancrer sa domination. Ses codes, qui se sont imposés socialement, apprennent aux jeunes femmes et aux fillettes que leur corps doit nécessairement être «emblématisé», transformé, mis en valeur, sexualisé, pour plaire et séduire, sinon sa valeur est faible ou nulle. Leur sexualisation selon les codes pornographiques, c'est à la fois leur avenir, l'étalon de leur réussite de séductrice ainsi que leur geôle, leur nécessaire soumission aux désirs d'autrui, aux désirs masculins.

La pornographie morcelle les corps pour les remodeler selon les désirs masculins. Les corps-objets mis en relief sont un symbole consacrant la «supériorité morale» et «naturelle» des consommateurs. Complices, les hommes y trouvent leur compte et l'industrie son profit.

Présentation de Madame **Jocelyne Robert**, *Sexologue et auteure*

Extrait de l'enregistrement sur cassette vidéo :

Étant donné que je suis quelqu'un de terrain, vous allez certainement entendre des choses que vous avez déjà entendues. Les autres conférenciers auront peut-être abordé les mêmes sujets, avec des colorations différentes, très personnalisées. En fait, je vais essayer de vous livrer, sans les trahir, les messages que m'ont livrés et qu'ont partagés avec moi, depuis 25 ans, des jeunes et des moins jeunes, mais surtout des jeunes, et surtout des filles. Si je vous demandais ce matin si vous êtes *full sexuel*? Un peu, beaucoup, pas du tout, je ne sais pas ce que vous me diriez mais une chose est sûre, les jeunes, la société dans laquelle nous vivons, ils sont *full sexuels* et on ne s'en sort pas, ça nous atteint tous. La société est *full porno*, même plus que *full sexuelle* et je pense que depuis 10, 15 ans nous avons presque dérapé dans cet univers d'omniprésence, d'étalage de culs, d'omniprésence de *génitalisme*. C'est un mot qui n'existe pas dans le dictionnaire mais que j'utilise abondamment.

Je ne crois pas qu'on parle de sexualité. La plupart du temps, nous parlons de porno, de *génitalisme*, et d'aboutissement de mécanique, d'instrumentation, d'efficacité, etc. et ce, en rapport avec la sexualité. Dans le programme de la journée, je lisais : « l'érotisation de l'enfance, la banalisation de la porno, le retour des vieux stéréotypes sexuels, la surenchère, les dangers, la manifestation de la violence sont des enjeux de ce phénomène troublant, de cette société hypersexualisée : est-ce que c'est un phénomène passager, est-ce que ça va durer ? » Ce sont les questions que nous nous posons ce matin et auxquelles nous allons réfléchir ensemble. Pour ma part, je ne sais pas si ça va durer, nous sommes dans une période un peu laboratoire, mais je sais que c'est sans précédent.

Ce qui se passe depuis 10, 15 ans, est historiquement sans précédent. Il y a de nombreuses raisons à ce phénomène : l'explosion de la médiatisation de la sexualité, l'arrivée d'Internet, son invasion dans nos foyers, dans la chambre de nos enfants, dans les ordinateurs, la porno est partout... De telle sorte que mon dernier livre : *Le sexe en mal d'amour*, qui est un essai critique sur la société de consommation sexuelle, si je l'avais écrit lorsque j'étais plus jeune, il se serait sans doute intitulé : L'amour en mal de sexe. Ça illustre de quelle façon nous avons fait une culbute, un virage : d'abord lent et ensuite brutal par rapport à nos valeurs, aux complexes liés à la sexualité.

Ma mère, si elle vivait encore, aurait 97 ans. Elle a vécu sa vie dans le contexte que j'appelle les 3 F : *fidélité, fatalité, famille*. C'était la dominante de son époque. Une époque où celles qui jouissaient allaient se confesser au curé. Aujourd'hui, celles qui ne jouissent pas se confessent aux sexologues ! Il y a eu, par la suite, la période que j'appelle les 3 L de la libération sexuelle : *libération, liberté, libertinage*. C'est à cette époque qu'on s'envoyait en l'air comme des crêpes, qu'on lançait nos soutiens-gorge par la fenêtre. Il y a souvent des gens qui se demandent si ce n'était pas pire à cette époque-là. Je crois que ça ne se compare pas. La période des mouvements féministes très, très actifs, la période de la libération des femmes, de la libération sexuelle (qui correspond, au Québec, avec la post-révolution tranquille) c'était tout de même une période portée par des valeurs humanistes, des valeurs d'autonomie des êtres et des sexes, des valeurs de libération, d'affirmation, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. À mon sens, aujourd'hui, c'est les 3 C : *le culte du cul, du corps, et du cash*. C'est la dominante, c'est ce qui mène, c'est ce qui fait

courir, c'est ce qui a un impact extraordinaire sur tous mais plus encore, sur les enfants et les adolescents qui en sont à un âge de grande malléabilité et qui sont en quête de modèles pour s'identifier, pour se forger une identité, une personnalité de garçon et de fille.

Je dirais aussi, comme Richard Poulin, que l'infantilisation du corps des femmes et l'hypersexualisation du corps des enfants est le modèle sexuel qui est proposé. Je le dis sans réserve, c'est un modèle presque pédophile tellement cette réalité est omniprésente [...]. Cette surenchère de l'utilisation sexuelle des enfants et des petites filles en particulier se retrouve partout. Il y a à peine 40 ou 50 ans, ce qui n'est pas si long en histoire, les filles se projetaient, tristement peut-être, à peu près exclusivement dans des rôles et des rêves de mère. Il y a ensuite eu un engouement, qui a duré très longtemps, pour Barbie, une poupée totem. Nous pouvons lui faire plusieurs reproches: Barbie avait les jambes immensément longues, les seins immensément gros, costauds et hauts perchés. Si on avait transposé ces proportions sur le corps d'une vraie femme, je pense que ça nous aurait donné des mensurations de 72 pouces! Mais avec Barbie, les petites filles se sont projetées, malgré tout, dans des rôles et des rêves de femme active et de femme qui avait du pouvoir, même si la notion de séduction sexuelle était là. Barbie était autonome, elle n'a jamais marié Ken qu'elle a gardé comme fiancé pendant 40 ans. Mais Barbie n'avait pas de vagin donc elle était, jusqu'à un certain point, asexuée et ce, malgré ses caractéristiques sexuelles secondaires très étonnantes. Tour à tour, Barbie était pilote d'avion, infirmière, juge, avocate, elle avait son avion privé, du fric, etc. Barbie est toujours présente aujourd'hui mais beaucoup moins qu'elle ne l'était. Désormais, les petites filles de 8 ans se projettent dans des rôles et des rêves de femmes bandantes. C'est la dominante: ce qu'elles veulent, c'est devenir des «pitounes» suprêmes pour être au service de l'autre... c'est l'impact de cette société hypersexualisée.

La publicité, la musique, les films, la mode et même la bouffe pour chats: tout est sexuel. J'ai vu une pub, en Europe, de nourriture pour chats: la fille est en string, penchée pour donner de la nourriture à son chat et tout ce qu'on voit, c'est ses fesses. Un autre exemple: une enseignante me racontait qu'une petite fille, en faisant une recherche académique sur les chevaux, est tombée sur des vidéos où il y avait une femme avec un cheval...

Entrons dans le vif du sujet. Nous parlons du contexte sexuel, des modèles sexuels. C'est quoi la sexualité? C'est d'abord une dimension fondamentale de l'être humain. Il est impossible de ne pas l'aborder, indépendamment des modes, des cultures, des contextes historiques. La sexualité s'exprime différemment selon l'âge mais elle est toujours présente, de la naissance à la mort. La sexualité enrichit ou appauvrit une personne. Il appartient à chacun et à chacune de faire de sa sexualité une source de croissance, de mieux-être, d'émerveillement. C'est à chaque adulte, homme ou femme, qu'il appartient de témoigner de ce potentiel-là aux enfants, d'accompagner les enfants dans cette direction. Quand je parle de sexualité, je ne parle pas uniquement de génitalité. La sexualité est plus large que ça, elle comprend plusieurs dimensions. Je voudrais que nous prenions le temps de définir la notion d'identité sexuelle.

L'identité sexuelle est au cœur de la personne. Ce n'est pas palpable, visible, c'est une notion, un sentiment intrapsychique, un sentiment de fierté d'être en tant que femme, que fille ou que garçon. C'est un sentiment d'appartenance au groupe des hommes quand on est un garçon et au groupe des femmes lorsque nous sommes une fille. Les enfants et les adolescents, pour consolider leur identité sexuelle, adoptent les comportements dévolus, dans la société, aux garçons et aux filles. Nous savons quels comportements sont dévolus aux deux sexes ces temps derniers... il ne faut donc pas s'étonner ou se scandaliser. Il faut plutôt en prendre conscience et s'atteler à proposer autre chose, ça presse! L'éducation sexuelle agit non seulement sur les connaissances mais aussi sur cette capacité d'aider quelqu'un à grandir en étant fier d'être ce qu'il est et de grandir en intégrant, en situant, en faisant de sa sexualité un projet personnel qui donne du sens à sa vie, de la force et de la lumière à son identité.

Il y a deux façons d'aider les enfants et les adolescents à s'éduquer sexuellement, à grandir : il y a les mots et le langage que nous utilisons pour nommer l'être sexuel et il y a les modèles que nous sommes. Très concrètement, quand on dit à une fille : « Tu es une fille parce que tu n'as pas de pénis », ce n'est pas bon pour l'identité sexuelle. On peut plutôt dire : « Tu es une fille et tu as un vagin, un clitoris, un jour tu vas avoir des seins, un jour tu auras des enfants si tu le désires bien sûr, tu vas avoir du plaisir, etc. » Définir quelqu'un par ce qu'il n'a pas, c'est une contre-définition. Nous ne parlons jamais de plaisir, nous avons peur du plaisir. Pourtant il faut que nous en parlions, il ne faut pas laisser les jeunes avec le modèle de pseudo-plaisir qui est proposé en ce moment. Voici ce que nous disons trop souvent aux filles au moment de la puberté : « Tu vas être malade, tu vas être indisposée, tu vas traîner ça toute ta vie et fais attention aux garçons ! Protège-toi ! Ne va pas te baigner, fais plus d'éducation physique, couche-toi ! » Il y a 40 ans, on disait tu es une femme finie... C'est difficile pour l'identité sexuelle féminine. Il ne faut pas s'étonner que les femmes aient pu consommer autant de médicaments et être des dépendantes affectives.

Les mots sont importants, surtout pour les filles mais on peut aussi parler des garçons. Vous avez déjà entendu l'expression « pollution nocturne » ? Est-ce qu'il y a quelque chose de plus écoeurant que cette expression ! C'est une fausse expression ! Quand on dit cela à un garçon, on lui dit : « Tu es un petit polluant et tu vas polluer notre environnement. » Le garçon n'a pas de pollution nocturne, il a des éjaculations spontanées, nocturnes, volontaires... les mots utilisés peuvent positiver et rendre fiers d'être et de passer à travers les expériences qui font de nous une femme ou un homme. Nous disons souvent et je ne peux plus supporter cette expression : « avoir des relations sexuelles complètes ». Ne nous culpabilisons pas mais il est important d'avoir conscience de ce qui suit : une relation sexuelle est complète quand on est totalement présent avec l'autre, avec son cœur, sa tête, son corps et son sexe. Une pénétration vaginale est une pénétration vaginale, ce n'est pas plus complet qu'autre chose. Quand on ne porte pas attention au discours, on transmet des messages plus ou moins subliminaux. Quand on dit : « As-tu eu une relation sexuelle complète ? », on laisse entendre que tout le reste est immature, que tout le reste est incomplet, que ce n'est pas la vraie chose, que ce n'est pas vraiment bon... Alors faisons attention aux mots que nous utilisons pour nommer la sexualité. Il y a aussi des mots qui manquent. Quand on dit aux enfants que pour faire un bébé, il faut s'aimer beaucoup c'est un mensonge qui n'est pas nécessaire. On souhaite s'aimer quand on fait un bébé et je pense que tous et toutes, nous privilégions l'amour dans notre perception de la sexualité mais nos valeurs ne doivent pas nous faire mentir. Il est possible de transmettre les valeurs d'amour sans mentir. Nous pouvons dire : « Parce que nous nous aimions, nous avons toujours envie de se coller et de faire l'amour ». Associer systématiquement amour et sexualité, ce n'est pas aider un enfant, c'est le confondre et le mélanger. J'ai pu remarquer que pour un enfant auprès duquel on a toujours associé amour et sexualité comme étant imbriqués indissociablement l'un avec l'autre, il est toujours beaucoup plus difficile, par exemple, de le protéger d'abus sexuels de quelqu'un qu'il aime, de qui il est censé être aimé. L'amour peut se vivre et s'exprimer dans la dignité, la sexualité aussi, sans être systématiquement associés l'un avec l'autre.

Quand je dis que la sexualité dure toute la vie, je pense toujours à une petite histoire : c'est celle de la maman qui est très inquiète parce que son fils de 2 ans est toujours en érection. Elle va donc consulter son vieux médecin de famille. Elle lui dit que ça n'a pas sens, « Qu'est-ce qu'il va devenir cet enfant-là ? » Allait-il être un exhibitionniste, un pervers ? Ce n'était pas normal, la mère était très inquiète, il n'était pas possible de faire sa toilette, de changer sa couche, de lui faire un câlin sans qu'il ait une érection. « Qu'est-ce que vous donneriez pour ça, vous, docteur ? Trouvez quelque chose ! » Le docteur, qui écoutait religieusement, répondit : « Moi, Madame, je donnerais ma BMW et mon bateau à voile ! ». La morale de cette naïve histoire de sexe (naïve mais elle en dit beaucoup) est la suivante : la mère avait assimilé des choses sur la sexualité et elle n'avait pas appris que ces manifestations sexuelles génitales étaient normales. Chez les filles aussi, sauf que c'est moins visible.

Les normes changent et nous pouvons aussi les changer. Quand j'étais enfant, le message qui était véhiculé sur la sexualité, à l'école et à la maison, était un message double et trouble (qui persiste!): la sexualité c'est sale, c'est le péché, il y a de quoi aller en enfer, c'est une chose impure, c'est dégueulasse, honteux... «Garde-toi pour la personne que tu vas vraiment aimer!» Vous connaissez Alfred Kinsey qui à la fin des années 40, a sorti un rapport sur le comportement sexuel des Américains. Ce n'est pas loin, 1948! Il disait que l'homme puissant sexuellement c'est celui qui, en moins de deux ou trois minutes, s'excitait, bandait, pénétrait et éjaculait. Aujourd'hui, cet homme-là, on le soigne! On est passé de la puissance à la maladie pour le même phénomène! Donc, les normes changent. Durant les années 50, la sexualité était perçue comme un fléau universel; durant les années 60 et 70, elle était perçue comme un remède universel; les années 80 auraient pu être des belles années, mais il y a eu le SIDA. Il y a toutefois eu une période de rêve entre l'arrivée de la pilule, qui était la chose la plus significative dans la démarche de libération des femmes et l'arrivée du SIDA. Une période de grâce. C'était aussi une période où nous étions en recherche d'équilibre, où nous ne pensions pas que la sexualité était tout ou à l'inverse, l'horreur suprême. Les années 2000 sont les années d'une sexualité pression et oppression. Les petites filles d'aujourd'hui sont opprimées. Les petites Lolitas ne subissent pas de pression, c'est carrément de l'oppression qui les pousse à se conformer à un modèle de femme et de fille qui est dominant.

Vous avez peut-être entendu parler des dernières statistiques Canada. Elles sont intéressantes et révélatrices: il est mentionné que chez les filles, contrairement aux garçons, plus l'image de soi et l'estime de soi sont faibles, plus les relations sexuelles sont précoces. C'est l'inverse chez les garçons. Il s'agit, selon moi, d'une des données les plus importantes dans les récentes études. Je pense que nous pouvons extrapoler ou pour le moins se poser la question suivante: est-ce que nous ne sommes pas en train de constater l'impact de cet étalage pornographique, non seulement sur les comportements sexuels mais aussi sur la perception de soi comme être humain, fille et garçon? Il y a une directrice d'école qui me racontait, il n'y a pas longtemps, qu'une petite fille de 9 ou 10 ans était amoureuse d'un petit garçon plus âgé qu'elle mais lui, il ne l'aimait pas, il ne voulait pas sortir avec elle. La petite fille a alors demandé naïvement à cette directrice: «Penses-tu que si je lui envoyais une photo de ma vulve, il voudrait sortir avec moi?» Selon moi, on peut voir cet impact: c'est comme si le sexe, le *génitalisme*, le cul était devenu la loupe, le regard, le modèle, la seule manière d'être, d'entrer en relation, en contact avec l'autre.

Nous vivons dans un univers extrêmement paradoxal. Ce n'est pas vrai que nous vivons dans une société de plaisir, ce n'est pas vrai que nous sommes dans un contexte culturel libéré. Nous sommes enchaînés, nous avons dérapé. Un exemple de ce paradoxe: une forme de sexualité omniprésente mur à mur et des parents qui font de moins en moins d'éducation sexuelle. Je ne les blâme pas, ils ne savent plus à quel saint se vouer. Ils ont l'impression que les enfants savent tout, qu'ils ont tout vu et ils n'ont pas tort. L'école régresse par rapport à son rôle d'éducation de la sexualité. Je sais que dans les facultés de médecine, la place de l'enseignement de la sexualité va en décroissant. Je sais que dans les universités et en particulier en médecine, les mannequins féminins en trois dimensions qui sont utilisés n'ont pas de clitoris et c'est avec ces mannequins qu'on tente d'expliquer le plaisir sexuel des femmes. Il y a de l'ignorance, un étalage, une abondance, une surabondance de sexe, mais il y a de l'ignorance. Les filles cherchent désespérément leur point G mais ne savent pas comment fonctionne leur clitoris. Elles font des pipes dans le fond de l'autobus scolaire mais elles sont scandalisées quand on leur parle de découvrir leurs voies érotiques, d'explorer leur propre corps. Les jeunes qui font l'amour sous la douche se demandent s'ils ont besoin d'utiliser un condom, l'eau ayant une valeur purifiante!

Nous pensons que nous vivons dans une société de plaisir mais il y a quatre formes de sexualité qui sont extrêmement tabous encore aujourd'hui: les personnes âgées, les enfants, l'homosexualité et la masturbation. Est-ce que quelqu'un reconnaît le dénominateur commun entre ces

quatre formes de sexualité? Voilà: pas de reproduction possible, une sexualité qui ne vise que le plaisir donc une sexualité taboue. Nous parlons de mariage gay mais l'homophobie est encore très présente. Encore un autre exemple: allez dans un centre d'accueil pour personnes âgées pour voir une femme de 75 ans qui vient de se faire un amant de 78 ans. Leurs enfants, dans la cinquantaine, sont scandalisés: «Pas maman!»

Nous vivons dans une société qui se scandalise des mutilations génitales que subissent les femmes dans d'autres cultures alors que nous nous faisons charcuter nous-même. Les chirurgiens esthétiques et plastiques n'ont jamais été aussi follement populaires. Je disais à une jeune femme, avocate, dans la trentaine affirmée, solide, qui pâtissait, qui avait mal parce qu'elle venait de subir une augmentation mammaire: «Quelle différence fais-tu entre ton augmentation mammaire et une mutilation génitale?» Elle me répondit: «La différence est énorme! Là-bas, c'est imposé, ici nous choisissons librement.» Elle n'avait pourtant jamais pensé à augmenter le volume de ses seins avant d'avoir ce nouveau chum qu'elle a depuis un an et demi. Il faut dire que lui, les petits seins, il n'aime pas ça!

Nous vivons dans une société pseudo-libérée mais nous sommes infiniment et déplorablement tolérants à l'égard d'une sexualité agressive: les tournantes en Europe, les viols, etc. La porno la plus populaire en ce moment, ce n'est pas le simple rapport sexuel coïtal: c'est bien trop ordinaire, ça. Il y a, aujourd'hui, deux grosses modes dans la porno: c'est le «ass to mouth», «du cul à la bouche». Ce sont des vidéos de 22 secondes, *gratuits*... le temps que le consommateur s'habitue! Dans ces vidéos, une fille d'environ 14 ans se promène dans la rue. Un garçon l'accoste: «Est-ce que tu as déjà essayé ton premier «ass to mouth»?» La fille répond: «Ah oui, je rêvais justement de connaître ça.» On la retrouve quelques secondes plus tard, avec des gars, dans une pièce. Ils ont évidemment des pénis hippopotamesques, vous vous en doutez. Ils n'utilisent pas de préservatif et ils la pénètrent analement très profondément. Au moment de l'éjaculation, ils se retirent et éjaculent dans sa bouche... c'est ça le «ass to mouth».

La deuxième mode extrêmement populaire, aujourd'hui, c'est le «gagging». La fille est pendue par les cheveux et il faut que ce soit le plus horrible possible: la tête pendue en bas, le maquillage qui coule, le visage maculé de mascara. Elle fait une pipe à un gars, dans cette position... Elle est en train d'étouffer mais évidemment, elle pousse des grands hurlements de plaisir comme si elle avait une tapisserie de clitoris au fond de la gorge. C'est une utilisation morbide... on fait croire aux filles qu'elles doivent jouir comme ça. Les filles font semblant de jouir et c'est ça la force de l'oppression. C'est pathétique!

Richard Poulin parlait de la reconstruction de la vulve et le resserrement des parois vaginales. Parfois, même si c'est de l'ironie que je fais et ce, avec un clin d'œil, je me dis que quelque chose ne fonctionne pas: les femmes, dans le monde occidental, pensent de plus en plus à se faire faire une vulve d'enfant et à se faire reserrer le vagin. Les hommes, quant à eux, consultent pour se faire augmenter et élargir le pénis. Bientôt, nous ne pourrions même plus communiquer, nous serons chacun de notre côté, les femmes avec des petits vagins bien serrés et les hommes avec des gros pénis. On se regardera du coin de l'œil et on rêvera du temps où on avait le désir de se rapprocher...

Qu'est-ce que nous pouvons faire? Intervenir, proposer autre chose. Ce n'est pas tout de se choquer, il faut proposer des choses, il faut proposer un modèle sexuel de fille, de femme, de garçon et d'homme où chacun son tour, les hommes et les femmes, sont sujets et objets de désir et de plaisir. Pour cela, il faut s'ouvrir à cette notion. Les jeunes ont besoin de ça. Je disais, il n'y a pas longtemps, à un groupe d'écrivains: «Écrivez des beaux livres érotiques destinés aux adolescents. Ça presse! Ils ont besoin d'alimenter leur univers fantasmagique et qu'on leur propose autre chose.» Et nous, les hommes et les femmes, nous constituons très souvent, autour des

ados et des enfants, des modèles de sexualité qui semblent un peu «drab». Lors de rencontres avec des adolescents, j'ai demandé qu'ils mettent une couleur sur la sexualité de leurs parents. Ils répondaient toujours du «drab», comme si les hommes et les femmes de plus de 35 ans étaient des vieillards agonisants, qu'ils n'avaient aucun érotisme, aucun attrait pour la sexualité, pas de désir. Osons leur proposer d'autres modèles, branchons-nous sur le plaisir positif comme quelque chose d'aussi noble que n'importe quelle valeur. Travaillons sur l'estime de soi des filles : elles n'ont pas plus de «fun» qu'avant, elles font semblant pour être conformes au modèle qui leur est proposé et imposé. L'éducation sexuelle et affective, incluant l'éducation à grandir avec son statut d'homme et de femme, fiers et fières de l'être, est plus importante que jamais. Elle est plus diluée que jamais et elle est plus absente que jamais et il faut vraiment que nous nous en rendions compte. Celles et ceux qui ont quelque chose à dire là-dessus et à proposer, qu'ils et qu'elles se fassent voir et entendre. Merci!»

Le prochain texte est extrait du dernier livre de Madame Robert, *Le sexe en mal d'amour: De la révolution sexuelle à la régression érotique* (2005, Les éditions de l'homme). Il s'agit du sous-chapitre intitulé Impact, à l'intérieur du chapitre 7. Madame Robert nous a autorisés à reproduire ces pages en complément des notes d'enregistrement. D'après elle, l'essentiel de son argumentaire est dans ce livre.

Pour se développer, les enfants intègrent à leur personnalité les caractéristiques de leur sexe, telles qu'elles sont définies par leur milieu. À l'adolescence, pour consolider leur identité sexuelle, ils adoptent des conduites et comportements qui leur sont proposés. Il y a une vingtaine d'années, les enfants de 11 ou 12 ans que je rencontrais se demandaient comment se rapprocher de l'autre, comment bien embrasser et se questionnaient sur leur puberté. Aujourd'hui, les filles demandent comment devenir des pros de la pipe et elles croient que le point G, qu'elles cherchent désespérément, s'appelle ainsi parce qu'il est grandiose et qu'il fait gémir. J'exagère à peine. Quant aux garçons, ils veulent amener leur blonde à adorer sucer et s'inquiètent pathétiquement de leur puissance érectile. Filles et garçons veulent s'instrumenter, convaincus de leur nullité s'ils ne sont pas des masters du sexe. Ils réclament un *Kama Sutra* ado.

Il n'y a pas si longtemps, on jouait au papa et à la maman. Aujourd'hui, on joue aux femmes fatales à huit ans. Les fillettes ne se projettent plus dans des fantasmes de mère, pas plus que dans des rêves de femme active et autonome. Maintenant, elles se projettent dans un fantasme de femelle bandante. A l'adolescence, on dissimulait, pudique et fière, nos seins naissants; aujourd'hui, on les force à pigeonner et à rebondir. Les filles perçoivent leur pouvoir dans l'ultra féminité, les garçons, dans l'ultra -masculinité: strings, jupettes à ras le clito, jeans accrochés au pubis, nichons offerts... Britney Spears, le modèle par excellence des fillettes de la récente décennie, reçut de ses parents pour son 16^{ème} anniversaire des seins tout neufs. Elle chante *One more time* devant des gamines pâchées et aiguillonne une sexualité dont elles ne sont pas même encore conscientes. A une journaliste qui lui demandait il y a quelques années si elle saisissait la portée de son influence sur les enfants, elle répondit candide: «Il y a une différence entre la scène et la vie!» Les enfants, j'en ai la ferme conviction, ne font cette différence qu'à la condition d'être aidés de la faire. Avec des modèles comme Britney qui prône la chasteté tout en susurrant de faux orgasmes en arpège, avec Aguilera qui se tortille, sa meute de *virilomaniaques* collés aux fesses, avec les *sex academia*, les *reality sex shows* et autres *junk sex* télévisuels ou intersidéraux, il faut vouloir très fort pour entrevoir une avenue qui puisse rivaliser avec cette platitude et pour élargir le kaléidoscope érotico-amoureux!

La préoccupation des fillettes pré pubères pour leur corps frôle l'obsession: trop grosses, trop ventruées, trop de cuisses, pas assez de seins, trop de poils... Elles sont nombreuses à se sentir exister strictement dans et par le regard de l'autre, l'autre étant la prune masculine. Complexe d'Électre² non résolu? Absence d'un vrai père, présent, aimant et significatif? Elles se sentent reluquées par les hommes et voient bien, sans trop comprendre, qu'ils aiment les regarder. Il y a peu de temps, un réalisateur de télé me montra, en dissimulant la page couverture de la publication, un catalogue de vêtements et lingerie mode destinée aux *tweens*. J'aurais juré une revue soft pour pédophiles: fillettes impubères, main dans la culotte, nounours entre les jambes, léchant sensuellement leur pouce ou un énorme suçon phallique, regard lubrique, lèvres mouillées, petites jambes bien entrouvertes...Que des hommes qui ne sont pas des pédophiles notoires, des hommes donc à peu près normaux, soient allumés par des fillettes impubères qui se dandinent le nombril à l'air me tracasse. L'omniprésence de cet infantilisme sexuel (sorte de pédophilie déguisé?) partout dans notre environnement a un impact sur tout le monde.

Quant aux conséquences de tout ce tapage sexuel sur les ados qui sont à un âge de grande malléabilité, qui sont en quête d'identification à des idéaux masculins et féminins, qui ont besoin de s'affirmer, de se conformer et de « performer » pour être connus, elles sont absolument fulgurantes!

Dans cette optique, écoutons un papa déconcerté nous raconter....

Je vis avec mon fils de 15 ans. Récemment il a amené non pas une, mais deux filles coucher à la maison. Deux filles en même temps dans son lit. Je suis un homme ouvert, je ne suis ni moraliste ni moralisateur, mais ce genre de comportement me dépasse complètement. Le lendemain, les filles m'ont salué, rapidement mais banalement, sans gêne. Elles étaient chez moi quand même! J'ai voulu aborder la question avec mon fils; il m'a dit que c'était ses affaires pas les miennes, que ces filles-là étaient des fuck friends consentantes, «qu'il n'y avait rien là!» et de ne pas m'en mêler. C'est comme s'il m'avait dit qu'elles étaient des putes bénévoles et qu'elles s'assumaient ainsi! On s'est engueulés; il a claqué la porte quand je lui ai dit que nous vivions dans un 4 et demie et qu'il devait me consulter avant d'amener quelqu'un coucher. Bref, je ne sais plus comment me comporter. J'ai peur que mon attitude l'amène à couper les ponts avec moi...mais bon, je ne peux tolérer cela, c'est trop. Par contre cet événement m'a fait prendre conscience que je n'ai jamais vraiment parlé de sexualité avec lui. C'est épouvantable mais c'est ainsi. Il savait tout et j'avais l'impression de n'avoir rien à ajouter. Alors maintenant je me demande de quel droit je lui en parlerais...

Marc, 39 ans

2- Certains ont appelé le pendant féminin du symbole oedipien complexe d'Electre. Dans la Grèce antique, Electre était la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Avec son frère Oreste, elle aurait assassiné sa mère pour venger son père, victime de son épouse et de l'amant de celle-ci.

Ce monde dans lequel les enfants sont envahis jusque dans leur chambre à coucher par la porno sans jamais avoir parlé de sexualité avec leurs parents me paraît bien biscornu. Evidemment, une fois qu'ils ont bien assimilé le message XXX, au point d'en adopter les conduites, c'est un peu tard pour tenter de leur proposer autre chose. Mais il n'est jamais trop tard pour faire marche arrière, pour se positionner comme parent, pour dire qu'on a pêché par omission, pour reconnaître qu'on s'est trompé, pour négocier des limites et des ententes chez soi ainsi que pour affirmer ses valeurs et les faire respecter.

À 14 ans, à force de baigner dans cet univers génitaliste, les ados croient que tout est possible, que tout est souhaitable, que tout est acceptable. Même la violence amoureuse, même le contrôle affectif, même le viol collectif et les tournantes sont banalisés. La sexualité de groupe? La bestialité? L'échangisme? Pfft! Y'a rien là! À quoi sert-il que les adolescentes connaissent toute la panoplie de moyens contraceptifs si elles baisent sans désir et sans plaisir? À quoi a servi la révolution sexuelle si les filles se font enfler à sec, si les jeunes se sucent sans s'embrasser ou se désirer, si les fillettes inconscientes se conduisent en vamps à 9 ans, si les gars de 16 ans se gonflent la verge à la pompe pénienne et achètent du Viagra sur le marché noir, pour « performer » au max après une nuit sous ecstasy? À quoi ont servi les luttes féministes et humanistes si nos filles s'écroulent et se désagrègent dès qu'elles se mirent dans l'œil d'un macho? Si nos fils homosexuels ou juste pas dans le moule se font injurier et violenter? Où sont passés le sens de la fête, l'émerveillement, la fantaisie, le mystère, le goût et le respect de soi et de l'autre, la dignité?

Il m'arrive bien trop fréquemment de rencontrer des jeunes de 16 ou 17 ans désillusionnés, désabusés, tellement écoeurés qu'ils optent pour une abstinence « frustrée », s'isolent, sombrent dans la dépression tant leurs expériences sexuelles leur ont laissé un arrière-goût amer et gluant. Le nombre de jeunes adultes décidant de se passer de vie affective et sexuelle relationnelle va sans cesse croissant. En 1995, parmi les Allemands âgés de 17 à 35 ans, un sur trois estimaient pouvoir se passer durablement de rapports sexuels³. Faites le décompte dans votre entourage immédiat: combien de femmes et d'hommes de tous les âges préfèrent vivre seuls ou ont choisi l'asexualité relationnelle? Comme reflet de cette lassitude, on voit poindre ici et là dans nos sociétés des mouvements de permissivité inversée: le droit de refuser.

Par ailleurs, les spécialistes de la sexualité observent un phénomène assez récent: l'arrivée en nombre de personnes sexuellement dépendantes réclamant de l'aide pour se débarrasser de ce qu'elles voient comme une aliénation ou une forme de toxicomanie. Plusieurs considèrent que la suppression de leurs besoins et désirs sexuels représenterait un gain de liberté. Un autre paradoxe témoignant de la surenchère sexuelle qui gouverne nos sociétés: le virage que semble amorcer la pratique psychanalytique. Je connais des personnes achevant une psychanalyse de plusieurs années qui n'ont jamais abordé sérieusement la question de leur sexualité avec leur analyste. Or, la sexualité ayant été le ferment de cette méthode thérapeutique, il faut se demander si la psychanalyse postmoderne n'est pas en voie de trahir Freud. C'est ce que soutient André Green⁴ qui observe aussi que la sexualité s'efface de la pratique, comme si le sexuel occupait désormais dans le processus analytique une place inversement proportionnelle à celle occupée dans la société. Autrement dit, l'omniprésence intempestive du sexe dans toutes les sphères de la vie aboutirait à sa dévalorisation dans le modèle psychanalytique.

L'embonpoint sexuel de nos sociétés multiplie les effets pervers et les problèmes. Les hommes ne bandent plus, bandent mal ou pas assez. C'est du moins ce que l'on entend. Et s'ils en avaient juste marre de devoir bander? Les femmes souffrent de manque de désir. Et si elles en avaient

3- Cité par Jean-Claude Guillebaud, op.cit.

4- André Green, Les chaînes d'Eros. Actualité du sexuel, Paris, Odile Jacob,

simplement assez de devoir désirer sur commande? Les couples sont affligés de fréquences sexuelles différentes. Et puis après? Excellente occasion pour l'un de fantasmer, pour l'autre de désirer. Si on laissait aux autres les marathons érotiques!

Les techniciens de la baise qui s'activent à bien faire, qui admirent leur propre gymnastique génitale dans la prune de l'autre, qui se donnent des airs de gourmets érotiques, alors qu'ils ne friands que d'eux-mêmes: je-ne-suis-plus-ca-pa-ble! Voilà qui atrophie la vitalité érotique bien plus sûrement que l'usure du temps, que la routine ou que le déséquilibre hormonal. Mais ahhhhhhh... un peu de trouble, de malaise et de spontanéité, d'émotion, de timidité et de maladresse....ça presse! Quoi de plus touchant et de plus enivrant que le laisser-aller érotique des hommes et des femmes qui, dans le rapprochement, s'abandonnent, se déposent, se désarment et se laissent désarmer sans s'étudier, s'observer, s'épier, se maîtriser ou tenter d'exercer quelque contrôle...

Double standard

Les êtres humains ne sont ni ange ni bête ou plutôt si, ils sont tantôt l'un, tantôt l'autre, vierge ou putain, satyre ou puritain. «Putain», « salope », voilà les sentences encore en vigueur pour qualifier celle qui aime le sexe ou celle qui multiplie les conquêtes sexuelles. Le garçon qui gare sa bite à gauche ou à droite, en double file ou dans des zones interdites, l'homme qui butine ça et là sans jamais s'engager mérite le titre de séducteur. On dit de lui qu'il aime les femmes, que c'est un Casanova ou un Don Juan. Un sacré tombeur ! Au pire on murmurerait doucereusement qu'il cache une blessure secrète ou une homosexualité latente, ce pauvre chou. Jamais ne le traitera-t-on de « sale pute » ou d'« impuissant sexuel », ce qui pourtant conviendrait le plus clair du temps à ce Casanova.

Il s'empiffre d'œufs, gobés comme d'autres ingurgitent des aphrodisiaques; il veut des vagins à sa disposition pour y verser sa semence vaniteuse [...]; il s'agite, se trémousse, confond le sexe et la mécanique, le jeu et l'excrétion; il veut réaliser des performances, éjaculer un maximum de fois en un minimum de temps [...]. Il s'éténue entre les jambes écartées d'une femme dont il soulève le cœur au lieu de le gagner. (Alain Etchegoyen, Éloge de la féminité, Paris, Arléa, 1997)

Le type donjuanesque niche à une autre enseigne. Il ne compte pas ses éjaculations, mais les femmes dans lesquelles il les verse. Il inventorie et classe les genres. Plus la séduction est laborieuse et exige déploiement de ses armes et munitions de charme, plus il est captivé. Son plaisir érotique est bien faible en comparaison de la joie que lui procurent le processus et le triomphe de la conquête!

On dira de ceux qu'on appelle les « hommes à femmes » qu'ils possèdent leurs amantes. Des séductrices même lorsqu'elles choisissent leurs cibles érotiques, on dira qu'elles se font posséder. « Quelle pétasse ! » ira-t-on jusqu'à invectiver la femme *don juane* pour bien traduire le dégoût que suscite la liberté de son appétit sexuel. Cela est plus vrai et plus présent encore dans la pornographie qui génitalise à l'extrême les besoins sexuels féminins. On oublie le double dénominateur commun reliant la porn star et la putain: savoir bien simuler l'orgasme et être là pour le fric. Deux poids et deux mesures donc dans la perception, le traitement et les jugements relatifs aux conduites sexuelles selon les sexes. Illusion nourrie et résistante voulant que la

sexualité féminine, pour être acceptable, doit être passive et attentiste. Dénier aussi. Comme si les «femmes bien» et les «honnêtes femmes» ne pouvaient avoir de désirs et de besoins sexuels, les manifester et les satisfaire tout en demeurant des «femmes bien» et des «honnêtes femmes». Notre contexte culturel pornographique n'a définitivement pas intégré l'idée que, passive ou active, séduite ou séductrice, une femme libre n'est jamais possédée.

Autre exemple de cet univers où règne encore le double standard : chez les ados, la fellation est bien plus populaire et répandue que le cunnilingus. Savoir exécuter une turlutte est en voie de devenir un rite de passage obligatoire et obligé pour les jeunes adolescentes... Pas une semaine ne s'écoule sans qu'une fillette ne me demande par courriel des trucs pour devenir une *queen fellationiste*. J'ai reçu depuis 2002⁵ une pléthore de demandes en ce sens alors qu'en contrepartie je peux compter sur les doigts d'un pied les garçons ambitionnant de devenir grands maîtres en cunnilingus ! Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, on dirait... N'allons surtout pas croire que les garçons montrent peu d'intérêt en cette matière parce qu'ils ont la science infuse... A bavarder de caresses intimes entre femmes, on sait bien que les dégustateurs de moules sont des perles... rarissimes.

Une dernière chose : l'engouement pour l'éternelle jeunesse et pour les chirurgies esthétiques et correctrices n'a jamais atteint un tel paroxysme. Les babines gigantesques, les fesses-pommes, les ventres et cuisses *liposucés*, les poitrines féminines salines ou plastiques, les yeux bridés ou débridés, les paupières relevées foisonnent. Encore aujourd'hui ce sont les femmes bien plus que les hommes qui font gonfler, en même temps que leurs nichons, les chiffres d'affaires des vendeurs de rêve et de beauté. Combien de mâles bedonnant, briochés, chauves, jambes arquées, visage buriné, pattes-d'oie gigantesques sont persuadés (à tort ou à raison) que les femmes les prennent, les aiment, les désirent comme ils sont. Ils guignent les jeunes pétards, jouent les séducteurs, ont fière allure et n'hésitent pas à faire du nudisme sous le soleil des tropiques, la tête haute et le membre mou.

Quant à l'affluence des gars en lice pour un accroissement pénien⁶, il faut se demander si elle ne procède pas davantage de la phobie des vestiaires entre copains, c'est-à-dire de la hantise d'avoir une quèque plus petite de celle de son voisin, bien plus que la volonté d'impressionner et de séduire les femmes...

Je suis l'arrière petite fille de Marie, la petite fille de Christiane et la fille de Sophie. J'ai 11 ans. J'ai déjà mes règles. D'un côté de ma poitrine, j'ai un début de sein; de l'autre, juste une aréole, comme un jaune d'œuf sur le plat. Malgré ça, j'ai l'air plus vieux que mon âge. Je ne m'habille pas sexy mais les gars me regardent... Je suis très attirée par les garçons, les noirs surtout. Je parle des noirs de peau, vous comprenez, les vrais noirs. Je suis négrophile... J'ai des amies qui ont déjà «frenché». D'autres qui ont fait plus, pas moi. Je passe pour une attardée. L'autre jour, un gars de 15 ans m'a offert d'être mon «fuck friend». Après, il a dit que c'était une blague, mais je sais que c'était sérieux. J'ai raconté ça à ma mère; elle capotait. Avec mes copines on se demande s'il faut faire des pipes quand on a un amoureux et qu'on n'est

5- Année de parution de mon livre intitulé *Full sexuel* (titre européen : *Le sexe c'est d'jeun's*) destiné aux ados et publiant mon adresse électronique.

6- Patrice Lemoine, *Séduire*, Paris, Laffont, 2004.

pas prêtes à faire l'amour. Parce que, si on ne fait rien, bien les gars ils vont voir ailleurs. Aussi, comment il faut faire et s'il faut avaler et si cela fait grossir...Mais ça, j'en parle pas à ma mère, encore moins à mon père que je vois rarement. Pfft !

Jade, 11ans

Présentation PowerPoint de Mme **Pierrette Bouchard**
*Titulaire de la Chaire Claire-Bonenfant sur la condition féminine –
Université Laval – Professeure au département de l'éducation*

Présentation lue par Mme Sandrine Ricci:

Quels enjeux soulèvent ce nouveau phénomène

Enjeux 1 : L'obsession du corps parfait

- Les images proposées aux préadolescentes par certains médias montrent des modèles superficiels dont les standards de beauté sont presque impossibles à atteindre.
- Seulement 5 à 10 % des femmes répondent à ces standards. 90 % des femmes risquent de ne jamais être satisfaites de leur corps.
- Diètes, risque de malnutrition à une période de croissance, anorexie, usage du tabac comme moyen de contrôle de poids, préjudice potentiel à la fertilité, risques pour la santé mentale associés à une faible estime de soi, un plus grande détresse psychologique. etc.



Enjeux 2: L'apprentissage de la dépendance aux garçons:

- La socialisation des jeunes filles se réalise sur des bases de soumission.
- Les conseils donnés aux jeunes filles les placent dans une situation de dépendance et d'effacement.

> Par exemple, on suggère aux filles dans un article du magazine *Adorable* sur le *sex-appeal*, de «lui trouver toutes les qualités du monde et fermer les yeux sur ses pires défauts».

Un exemple dans la revue Cool!

«10 choses que les gars aimeraient nous faire comprendre!»

- La chronique donne la parole à des garçons, qui font savoir à des filles ce qu'ils attendent d'elles.
- Le choix des mots montre des filles excitées, écervelées, contrôleuses, malhonnêtes, colériques, jalouses, manipulatrices et infantilissantes. La revue leur demande de moins parler et de rester «mystérieuses».
- Dans le contexte de promotion de la mode et des produits de beauté que font ces revues, il n'y a qu'un pas entre cette conclusion et le «Sois belle et tais-toi!».



Message au sujet des garçons: leur laisser le contrôle de la relation

- Les garçons sont montrés comme des êtres libres, totalement indépendants, qui se gardent des espaces à eux à l'abri des filles, qui décident quand et comment ils entrent en relation avec elles et qui ont le pouvoir de mettre à distance et de mettre fin à la relation.
- Cette chronique fait ressortir que les filles doivent préserver l'image d'indépendance et de conquête sexuelle des garçons devant les autres garçons.

Enjeu3: La vulnérabilité sexuelle

- Relations sexuelles hâtives sans avoir la maturité psychologique et affective.
- Pédophilie, agressions sexuelles, abus sexuels, prostitution juvénile...

Les modèles féminins du «dance». Une culture prostitutionnelle?

- Chorégraphies mimant des actes sexuels dans les vidéoclips
- Tenues associées à la prostitution
- Paroles de chansons qui réduisent les femmes à des objets sexuels
Ex: I'm a Slave 4 U de Britney Spears



Britney Spears



Christina Aguilera



Shakira

Pourquoi «être belle» doit-il signifier «être sexy»?

- Les jeunes filles veulent être «belles» mais elles ne comprennent pas les codes sexuels adultes.
- Jane Caputi parle d'une «everyday child pornography» avec les images publicitaires diffusées.



Enjeux 4: La culture du rêve: croire que la séduction assure la réussite personnelle et sociale

- Le cinéma et les magazines pour filles renforcent l'idée selon laquelle tous les rêves peuvent se réaliser, la séduction étant un des ingrédients de la réussite.
- Cette culture du rêve bombarde les jeunes filles d'images de jeunes actrices qui deviennent chanteuses, petites amies d'acteurs, vedettes, danseuses professionnelles, championnes de cheerleading et autres, avec peu de travail, de la chance, de la volonté mais surtout avec une tenue sexy ou un joli minois.
- On laisse ainsi croire aux fillettes que la séduction et l'affirmation sexuelle (le «girl power») sont synonymes de pouvoir qui, non seulement leur fourniront l'approbation masculine, mais aussi qui les mèneront sur le chemin du succès et de la célébrité.

Stéréotypes et consommation

- Télévision, cinéma, magazines entretiennent le rêve sous diverses formes:
 - > Concours pour devenir chanteuse (MixMania, StarAcadémie...).
 - > «Tu rêves de devenir mannequin ou tu connais quelqu'un qui aimerait l'être?» (*Adorable*, Janvier).
- La culture du rêve renforce les stéréotypes de sexe
- On associe le rêve à des produits de consommation. Devenir star, en devenant «belle», en étant cool, en achetant...



La culture du rêve par le cinéma



Enjeu 5: Adopter très tôt dans la vie des comportements de consommation

- Les préadolescentEs forment la plus importante cohorte démographique depuis les *baby-boomers*. Ils représentent un bassin fabuleux pour les entreprises et les publicitaires.
- Ils sont 2,5 M au Canada, 20 millions aux États-unis, 7 millions en Angleterre, 15 millions en France...
- Ils dépensent annuellement 1,4 milliard de dollars au Canada et ont un pouvoir d'influence sur leurs parents quatre fois plus important. En Angleterre, ce marché est évalué à 30 milliards de livres (près de 90 milliards de dollars) et aux États-unis à près de 155 milliards par année.
- Les études démontrent que les *tweens* sont des consommateurs fidèles et qu'ils développeront très jeunes leur attachement à des marques.

La consommation compulsive: quelles valeurs?

- Une étude de Santé Canada relève que chez les jeunes «suivre la mode est plus important que la mode en soi». L'industrie de la mode vend aux jeunes filles l'idée qu'elles doivent s'habiller selon un style qui leur est propre et qui leur permettrait par le fait même de se définir. C'est le concept de «*Mon style, mon genre*»
- Ces très jeunes filles n'ont pas la maturité et le jugement pour départager le vrai du faux et pour contrer cette influence.
- Le démodé n'a pas sa place et la nouveauté a beaucoup d'attrait.
- Elles adhèrent à des valeurs superficielles en misant tout sur l'apparence.

Enjeu 6: Un possible recul sur le plan scolaire

- Depuis une dizaine d'années, en général, les filles ont dépassé les garçons sur les plans de la performance et de la persévérance scolaires.
- Une enquête québécoise auprès d'un échantillon représentatif de 2200 jeunes du secondaire, garçons et filles, (Bouchard, P et J.C. St-Amant) fait ressortir que:
 - > Les jeunes en situation de réussite scolaire (plus de filles que de garçons) rejettent les stéréotypes sexuels et sexistes plus que les jeunes en difficulté.
- Pour les filles, l'éducation est un moyen d'émancipation des rôles traditionnels (soumission, dépendance) tout autant qu'un moyen de se scolariser.
- Le phénomène de la sexualisation précoce des jeunes filles consacre le retour des stéréotypes.

Les filles qui vont bien à l'école s'affirment...

Entrevues réalisées auprès de filles performantes de l'école secondaire.

Que signifie pour toi « être une femme »?

- «M'affirmer, faire savoir qui je suis. Ne pas suivre les autres, ne pas me laisser marcher dessus, ne pas me laisser passer sur la tête par le monde. Dire ce que je pense, faire ma tête de cochon».
- «Ça veut dire foncer, prendre sa place».
- «Évoluer en société comme tout le monde, faire ma place avoir une job que j'aime».
- «C'est demeurer ferme pis foncer».
- «Il faut faire notre place».

(Bouchard et al, *Les héritières du féminisme*, 2003)

Enjeu 7: La récupération de la problématique de la sexualisation précoce des jeunes filles par la droite

Interprétation

- Les filles provoquent et elles sont responsables de ce qui peut leur arriver (comme dans la question du viol).
- La théorie des fausses allégations est de plus en plus utilisée.

Le contrôle social des filles

- Interdire la sexualité; promouvoir la chasteté.
- Restreindre les déplacements des filles dans l'espace, limiter leurs sorties et leurs fréquentations.
- Imposer le «costume» aux filles plutôt que dénoncer les industries de la mode et de la consommation (la burka, le tchador,etc).

Pour ceux et celles qui sont resté(e)s sur leur appétit, les éditions Sisyphé publieront, à l'automne 2005, un petit livre intitulé La sexualisation précoce des filles, synthèse d'une recherche réalisée par Pierrette Bouchard et deux de ses collaboratrices. Ce livre d'environ 80 pages sera disponible au coût de 9.95\$, en librairie au début d'octobre, ou aux éditions Sisyphé, 4005, rue des Érables, Montréal, Québec, H2K 3V7

Site: <http://sisyphe.org>

Courriel: editions_sisyphe@yahoo.ca

Téléphone: 450-222-1592

Ateliers de l'après-midi

Questions pour tous les ateliers :

- a) Quels sont les enjeux majeurs en lien avec le thème ?
- b) Quelles sont les meilleures pistes d'action à entreprendre?

Atelier 1 : problématique des médias et de la représentation

Animation: Pierre Lyonnais

Rédigé à partir des notes prises par Julie Bourbeau et Jacqueline Dimier

Définition des concepts pour chercher des pistes de solutions

Émetteur		Message		Récepteur :
• utilise des codes	Encodage	→	Décodage	• acceptation
• doit encoder...				• doit (va) décoder

Donc, la force des médias modifie la perception de la réalité et l'affecte.

Exemple: Le Journal de Montréal, lors de l'émeute anarchique de 2003 à Montréal. Le journaliste qui a signé cet article était absent lors de la dite manifestation, d'où une manipulation facile de l'information donc une « fausse information ».

Pour le sujet traité aujourd'hui: utilisation débridée de vieux clichés « phénomène des « pitounes ».

Les enjeux et des pistes de solutions:

- C'est une grosse machine qui se retrouve partout. Il y a surenchère sexuelle.
- Normalisation ou recul? La société continue de voir tout ça comme la norme, c'est banalisé. Les femmes sont encore plus réticentes à dire ce qu'elles pensent. Les jeunes femmes/filles n'ont pas le recul nécessaire pour comprendre. Il faudrait s'assurer qu'elles puissent prendre du recul.
- Les adultes ne font rien pour modifier la perception des très jeunes: « C'est comme ça! » Il faudrait avoir un regard critique sur ce qui nous est présenté. Il y a inquiétude sur le message véhiculé: nous confondons s'affirmer (sexuellement) versus s'affirmer (dire non). « Pussy power » versus « Girl power ».
- Nécessité d'impliquer l'école, ce qui aurait pour conséquence de soutenir les parents qui s'intéressent à la question.

- Apprendre aux filles à dire «non»: on ne doit pas tout faire pour plaire aux autres.
- Les filles de type mannequin n'ont plus d'estime de soi et se contentent du statut quo! Le modèle présenté dans les magazines devient un but. On n'existe que par le regard de l'autre plutôt que par le fait d'avoir une vie intérieure. On se valorise par la beauté quand on a une faible estime de soi.

En résumé :

Développer et encourager le regard critique en passant par les médias, l'école, les parents, les pairs en :

- Démonstrant, boycottant, discutant, éduquant;
- Se faisant représenter par nos élus politiques (rôle de citoyen).

- Passer par les médias pour les critiques. Combattre le feu par le feu. Ex. : la Meute à TVA.
- Conscientisation des pairs.
- D'après les sondages, la crédibilité des médias baisse aux États-Unis alors qu'au Québec, 66 % ont encore de l'influence, d'où l'impossibilité pour les médias d'aborder la « conscientisation » sur ce thème.
- Éducation, regard critique.
- Suggestion de boycotter certains produits (vêtements, accessoires, etc.).
- Les livres d'école ne sont pas nécessairement adaptés aux âges et à l'éducation que les parents souhaitent donner aux enfants.
- L'école a un rôle à jouer, elle est un lieu d'apprentissage de la citoyenneté.
- Responsabilité des parents : quand, comment.
- Les jeunes disent toujours : « C'est mon droit », d'où l'impossibilité des enseignants de pouvoir limiter leurs actions.
- L'absence du père est un problème quant à l'éducation des adolescents.
- Problème de méfiance à l'égard des médias.
- Les intérêts commerciaux limitent l'action des médias.
- Les rapports mère-enfant sont de plus en plus difficiles.
- Il est important et urgent de faire des représentations au niveau politique.

Atelier 2: Banalisation de la pornographie et culture populaire

Animation : Sandrine Ricci

Rédigé à partir des notes d'Anaïs Bertrand

Plusieurs enjeux abordés dans la matinée:

- Les poils, l'épilation;
- Chirurgie esthétique et plastique;
- Pratiques sexuelles extrêmes;
- Médias: acceptation tacite de la pornographie;
- Filles «au service» des garçons;
- Sexe récréatif;
- Omniprésence de symboles sexuels;
- Corps-spectacle, non-lieu de sujet;
- Pornographie imitative, obsession jeunesse;
- Croissance exponentielle;
- Obligation à la sexualité, à la jouissance.

Les enjeux et des pistes de solutions:

- Banalisation et socialisation: plusieurs influences, parents peu présents et surtout pas «cool», tabous forts, idée que si on n'en parle pas ça n'existe pas.
- La banalisation de la pornographie ne fait qu'accentuer le sexisme déjà présent dans la socialisation.
- Parallèle entre la pornographie et la banalisation de la violence: omniprésence et acceptation.
- Les victimes de viol collectif ne comprennent pas qu'il s'agit d'un viol. Leur volonté ne compte pas, c'est «un trip de cul» pour se faire accepter.
- Les adolescents masculins: il y a des filles (salopes) qui aiment ça, d'autres pas.
- Suivre la mode parce que c'est la mode. Les parents ne se questionnent pas.
- Les jeunes mères n'osent plus avoir de contact avec leur bébé: extraction mécanique de lait dans une bouteille.
- Contexte de comportement de consommation: cycle sexe-objet qui fait partie de la vie. Cela favorise l'apparition d'hommes et de femmes vides, superficiels.
- Impossible d'éviter le concept de masculinité: ne pas être une femme. Les notions homme/femme sont poussées à l'extrême.
- La pornographie a une origine littéraire: plus sain par l'écrit que dans l'image, possibilité de se créer son propre cinéma, les personnages ne sont pas fictifs. C'est différent de voir la pornographie comme un «travail».

- Inquiétude: glissement de responsabilisation des femmes quant à leur habillement: retour au «elle a cherché à se faire violer». Les filles ne reconnaissent pas leur look comme étant provoquant.
- Normalisation, habitudes: pourtant, 85 à 90% des hommes ne consomment pas de sexe commercial. La pornographie brise et rend tabou le respect pour les femmes en normalisant un stéréotype: la « salope » qui ne mérite pas le respect.
- La pornographie renvoie à l'idéologie de la prostitution.
- Réaction: aliénation sociale, concept de normalité qui subit un glissement. Les gars suivent autant la mode que les filles. Tous sont aliénés.
- Obligation de vide dans les relations sexuelles, peur de l'intimité et d'être blessé. Dissociation corps-esprit.
- Commencer par nommer les organismes communautaires et gouvernementaux. Pourquoi n'y a-t-il pas de campagne de sensibilisation en milieu scolaire?
- Réponse des organismes communautaires: se font dire que certaines populations ne sont pas à risque.
- Bâtir un argumentaire pour que les instances gouvernementales s'y intéressent. Sensibiliser les décideurs politiques, dénoncer les priorités mal placées.
- Création d'un observatoire des effets de la pornographie et de la prostitution, enlevant ainsi le poids de la responsabilité des parents.
- Écrire aux députés, aux députées et aux journaux en faveur d'une commission parlementaire (modèle suédois de la prostitution).
- Instaurer une Loi sur les crimes sexistes, la propagande haineuse. Loi antisexiste: la loi actuelle inclut la race, la religion, l'orientation sexuelle, etc. mais pas les femmes. Considérer la pornographie comme une violence faite aux femmes.
- Se plaindre aux lieux et municipalités qui diffusent du matériel pornographique: agir à tous les niveaux politiques: municipal, provincial, fédéral.
- Conseil d'arrondissement/municipal: règlement d'affichage en hauteur.
- Les sites Internet sont des sources de renseignements légaux sur l'affichage sexiste. Mettre à contribution les étudiants et les étudiantes en droit et Femmes et Lois (organisation canadienne).
- Augmenter le budget de surveillance Internet.
- Associer le concept antisexiste avec une compagnie «cool», offrir une alternative au pornographique.
- Si on peut contrôler Internet pour des fins politiques, on peut contrôler les contenus pornographiques.

- Trouver le ministère responsable des sites pornographiques et de la réglementation.
- Responsabiliser les serveurs.
- Limiter l'utilisation d'Internet. Accompagner les enfants, aller à la bibliothèque. L'ordinateur est un objet familial.
- Utiliser Internet pour faire des sites de protestation.

Atelier 3: Le rôle des parents et des éducateurs

Animation: Marie-Josée Joyal

Compte rendu rédigé par Jenny Fahmy

Les enjeux et des pistes de solutions:

- L'effet de l'absence des parents sur l'éducation des jeunes filles (et aussi des garçons):
 - > Donne une voix et une crédibilité à ce que les jeunes voient sur Internet, dans la publicité, au cinéma;
 - > Empêche l'analyse critique des jeunes;
 - > Donne du pouvoir aux jeunes et un sentiment de culpabilité aux parents;
 - > Les jeunes peuvent croire que leurs parents ne savent rien.
- Le plus important, ce sont les valeurs inculquées aux enfants par leurs parents. Ces derniers doivent se questionner sur les valeurs qu'ils désirent transmettre à leurs enfants (ex.: respect de soi et des autres, amour, etc.). Les parents n'ont pas besoin d'enseigner à leurs enfants la sexualité d'une manière technique. Il faut parler des rapports amoureux, aller au-delà de la mécanique, apprendre aux jeunes comment se comporter par rapport à la sexualité à travers des valeurs. Les jeunes doivent aussi savoir que l'amour ne s'exprime pas uniquement par la sexualité.
- Les parents doivent aussi se questionner sur les limites qu'ils veulent mettre à leurs enfants. Ils doivent être clairs, constants et éviter de céder aux enfants juste pour acheter la paix. Il faut apprendre à dire «non» aux enfants.
- Les parents doivent imposer aux amis de leurs enfants qui viennent jouer à la maison les mêmes limites. Cette attitude crée une communauté d'amis.
- Aujourd'hui, lorsque les parents mettent des limites à leurs enfants, ils sont à contre-courant. Il est vrai que cela prend du courage d'encadrer les jeunes, de s'impliquer, de mettre des limites.
- Les parents sont plus permissifs avec leurs enfants lorsqu'ils veulent être «amis» avec eux ou qu'ils ne veulent pas les «traumatiser».

- Il faut expliquer aux enfants les limites qu'on leur met.
- L'année dernière, 1,4 milliard a été dépensé sur des objets de sexualisation destinés aux jeunes de 8 à 12 ans. Comme à cet âge les enfants n'ont pas d'argent, il est clair que ce sont les parents qui achètent ces objets à leurs enfants.
- Nous devons regarder attentivement ce que nous achetons à nos jeunes filles. Maintenant, tous les vêtements sont sexy, peu importe l'âge des consommatrices. Il doit pourtant y avoir un âge pour porter des vêtements plus sexy, si on le désire (lorsqu'on est adulte).
- La société de consommation dans laquelle nous vivons est responsable. Certaines revues pour jeunes filles envoient des messages de consommation à connotation sexuelle (ex.: la revue «Adorable»). Certains parents sont eux-mêmes préoccupés par leur image.
- L'une des solutions pour contrer les images plus sexualisées qui circulent présentement dans les médias serait de faire aussi de la publicité pour envoyer des messages inverses, pour dire «non» à cette consommation, à ces comportements sexuels.
- Des études démontrent que les parents sont les personnes les plus importantes pour les jeunes en ce qui concerne l'éducation sexuelle. Les enfants affirment que c'est avec leurs parents qu'ils désirent parler de sexualité. Cette éducation sexuelle doit être cohérente avec les valeurs véhiculées par les parents (ex.: interdiction de lire certaines revues, heures de sortie, etc.).
- Les parents sont les premiers responsables de leurs enfants, il faut leur remettre le pouvoir entre les mains. Il faut aussi leur redonner confiance et leur permettre de faire des erreurs. Certains spécialistes ont usurpé le rôle des parents.
- Les parents ont souvent les mêmes préoccupations. Ils doivent discuter entre eux, créer des alliances. Certains services communautaires mettent en relation les parents et les enfants et offrent un lieu d'échange pour les parents. Aucun mode d'emploi destiné aux parents n'existe à la télévision.
- Par ailleurs, il faut faire attention à ce que l'on dit sur la responsabilité des parents. En effet, il arrive un âge (à l'adolescence) où les parents ne peuvent plus tout contrôler. C'est lourd pour les parents d'assumer seuls cette responsabilité.
- Les parents et les éducateurs ont des rôles à jouer à des niveaux différents. En fait, tous les adultes qui travaillent dans une école ont un rôle à jouer (pas seulement les éducateurs ou les enseignants). Si un adulte est témoin d'une situation inquiétante, il devrait intervenir.
- Les enseignants n'impliquent pas les parents dans l'éducation qui est faite à l'école.
- L'éducation sexuelle est aussi une responsabilité sociale. La famille et la société sont complémentaires.
- L'habillement très sexualisé des jeunes filles dans un contexte public est un problème social et non un problème entre parents et enfants. La responsabilité collective inclut évidemment les jeunes hommes qui ont des relations avec ces jeunes filles.
- Une participante s'insurge du fait que ce sont les petites filles qui s'habillent de manière plus sexy qui portent l'odieux de toutes les conséquences qui en découlent. Il ne faut pas perdre

de vue que d'autres personnes sont aussi responsables de cette situation (ex. : les jeunes garçons qui ont des relations sexuelles avec leurs jeunes partenaires) ou en sont totalement responsables (les cas d'abus sexuels). Il faut éduquer également les jeunes garçons.

- Les adolescents sont conscients qu'ils sont maintenant «en danger». Ils ne trouvent pas de réponses à leurs besoins auprès de leurs parents (ex. : protection et outils pour savoir comment se comporter). Il faut écouter les jeunes.
- Il faut faire attention : ce ne sont pas tous les adolescents qui ont des comportements hypersexualisés. Il ne faut pas associer les expérimentations et la curiosité avec la pornographie et les comportements sexuels extrêmes.

Notes supplémentaires par Dorine Rosen

- Les parents doivent intervenir et discipliner les enfants. Ils ne doivent pas se montrer indifférents envers leurs relations amoureuses. Il faut être un parent qui a une certaine autorité sur le comportement des enfants.
- Les parents doivent instaurer des règles pour leurs enfants mais aussi pour les amis de leurs enfants.
- Les enfants pensent que les valeurs commencent à la maison. Il ne faut pas laisser les enfants faire ce qu'ils veulent. On doit placer des limites. Les parents, de nos jours, ont tendance à agir en amis des enfants. Être autoritaire n'est pas à l'opposé de l'amour. Au contraire, l'autorité et l'imposition de règles démontrent que l'on aime ses enfants et qu'on veut leur transmettre des valeurs. Il ne faut pas avoir peur de discipliner ses enfants, il ne faut pas être intimidé par eux.
- Les enfants ont trop d'argent à leur disposition et en dépensent plus que la normale.
- Les parents ont perdu l'habitude de dire non. Ils cèdent trop facilement. On laisse aux éducateurs la tâche d'élever les enfants parce que les parents ne s'impliquent plus assez.
- Il faut apprendre aux enfants à aimer les femmes en dehors de la sexualité. Cette dernière viendra bien assez tôt et le jeune doit savoir qu'il peut attendre de rencontrer la femme qu'il pourra aimer pour la vie.
- La sexualité est une obligation sociale. L'éducation sexuelle doit se faire à l'école mais elle doit d'abord commencer à la maison. La première obligation revient aux parents.

Atelier 4: Les préados et la santé

Animation : Debbie Harrison

Compte rendu rédigé par Blanca Vega

Les participantes sont surtout des infirmières des milieux médicaux et scolaires (écoles primaires et secondaires).

L'objectif attendu par la plupart des participantes est l'obtention d'outils d'intervention.

Les enjeux et des pistes de solutions :

La santé

- Comment peut-on aborder l'éducation sexuelle et l'hygiène (soigner son corps et éviter les infections)?
- Manque de ressources orientées vers la prévention (promotion et vaccins).

L'éducation

- Quels sont les outils les plus concrets pour l'intervention en milieu scolaire?
- Transmission de l'éducation sexuelle par l'entremise des professeurs.
- Quels sont les enjeux à l'intérieur des institutions éducatives?
- Comment présenter la sexualité aux adolescents?
- Quel est le rôle des parents à l'école?

Le statut de la femme

- Quelle est l'ampleur du problème?
- Importance de transmettre des informations et des valeurs féministes.

Le communautaire

- Le rôle du milieu familial (responsabilité des parents dans l'éducation des enfants).
- Quelle est la vision globale des garçons et des filles?
- Comment aborder ce problème avec la population multiculturelle de Montréal?
- Quelle est l'influence des médias?

Réflexions

- Est-ce important de travailler l'estime de soi et comment le faire ?
- Comment doit-on travailler l'éducation sexuelle dans les écoles ? Est-ce que nous banalisons ?
- Les infirmières disent pouvoir distribuer des préservatifs et les filles reçoivent une information technique. On ne leur donne cependant aucune information qui aborde l'estime de soi.
- L'activité sexuelle commence à l'école secondaire, vers 12 et 13 ans. On remarque une augmentation de la prise de la pilule de 24 heures parmi les filles de cet âge.
- Comment présenter la sexualité aux adolescents ?
- Les jeunes filles ne sont pas sensibles à la relation amoureuse car elles cherchent uniquement à plaire. Il faut donc voir quel est le modèle véhiculé par les parents.
- Comment peut-on aborder ces enjeux avec une approche axée sur la santé ?
- Il y a beaucoup de choses à faire, mais les ressources manquent.

Pistes

- Dans le contexte scolaire, on remarque que l'école a une influence sur les jeunes. Le problème concerne également les liens tissés entre les parents et les enfants.
- Il faut établir un plan d'actions cohérent pour les différents membres de la communauté scolaire : enseignants, parents, enfants. Il est également nécessaire de réaliser des activités à l'intérieur de l'école, de sorte qu'il y ait un consensus.
- En ce qui concerne le secteur scolaire, il est nécessaire de former les enseignants qui joueront un rôle dans l'éducation sexuelle des jeunes.
- Faire une analyse pour savoir qui sont réellement les personnes idéales pour aborder ce sujet : intervenants, professeurs, infirmières, etc.
- Pour être signifiants auprès des jeunes, il faut être à l'écoute et se donner le temps de leur parler.
- Parler de la sexualité d'une façon positive. Qu'est ce qui est agréable ? C'est quoi une relation amoureuse ? Parler de l'amour, parler des relations aux jeunes.
- Trouver des agents multiplicateurs de modèles pour aborder ce sujet.
- Soumettre des sujets aux enseignants qui vont traiter de la sexualité devant les jeunes.

Atelier 5: Contexte psychosocial et intervention communautaire

Animation : Catherine Lefebvre.

Rédigé à partir des notes de Mariola Misiorowska

Les enjeux et des pistes de solutions:

- Tout le monde doit se sensibiliser par rapport à ce qui se passe. Le rapport au quotidien entre femmes va se modifier. Il faut en parler avec tout le monde.
- Réflexion avec toutes les femmes pour trouver des pistes de solution.
- Besoin de formation du personnel d'enseignement, des intervenants et des intervenantes de différents champs qui peuvent être démunis devant ce problème.
- Dans tous les organismes travaillant avec les enfants et les adolescents, le personnel doit être formé à cette problématique. Créer un réseau entre organismes pour:
 - > Se former;
 - > Se supporter dans la formation;
 - > Diffuser l'information dans le réseau;
 - > Prendre la responsabilité de trouver une solution;
- Mettre en route une stratégie pour offrir aux jeunes filles un autre modèle. Fonder un projet d'éducation. Donner aux jeunes un cadre, leur envoyer des messages. Proposer d'autres valeurs, des messages pour aider les jeunes à se situer (médias: proposer d'autres types de messages).
- Aller chercher les parents: il faut qu'ils soient conscientisés, créer des liens entre intervenants et parents (exemple: à travers les jeunes, liens entre l'intervention et le milieu familial, etc.).
- Utiliser la publicité pour marquer: «les pubs citron». Autre défi, rejoindre la communauté: rencontre du CLSC avec les parents pour parler de la sexualité. Utiliser les médias d'une manière positive; donner la bonne cote aux modèles positifs.
- Il y a trop de cadres. Aller au-delà des cadres et au-delà de la moralité: parler du désir avec les filles et les jeunes hommes, parler avec les garçons. Il y a un manque de communication.
- Critiquer les modèles de genre: qu'est-ce que c'est que d'être une jeune fille ou un jeune garçon? Honnêteté pour aller au-delà des tabous et de la moralité.
- Activité d'information sur la puberté dans les écoles: on en fait avec les partenaires pour faire l'intervention avec les jeunes (les intervenants extérieurs). L'enseignant forcé de donner le message ne le donnera pas de la meilleure manière qui soit et les parents ne savent pas, eux non plus, comment le faire, comment en parler avec leurs enfants.
- Soirées d'information pour les parents sur la sexualité des enfants, les problèmes que ceux-ci abordent dans les CLSC.

- Différence entre sexualité et sexualisation: table ronde avec les hommes et les pères, discussion avec les parents dans les écoles.
- Les filles n'apprennent pas à décoder le poids de l'image qu'elles envoient. Il y a peu de renseignements sur le plaisir, sur la sexualité autres que ceux liés aux maladies. Qu'est-ce que la sexualité? Il est délicat de parler de la sexualité dans les écoles. Les intervenants ne sont pas toujours à l'aise avec la sexualité. Il ne faut pas uniquement en parler de manière technique.
- Dans les écoles, les informations sont données dans des classes mixtes. Il faut les recadrer par rapport aux valeurs: partie théorique (et psychologique) et débat. Une lettre d'information est envoyée aux parents pour les informer de ces activités. Une lettre d'évaluation doit ensuite être remplie par les parents: ateliers éducatifs sur la puberté, informations, valeurs, identité, réponse aux questions des élèves.
- Faire un sondage auprès des parents pour connaître leurs besoins.
- Valorisation des jeunes: les accompagner par rapport à leurs comportements, améliorer l'estime de soi. Les enfants les plus à risque ont plus de chance d'être sexualisés plus tôt. Une faible estime de soi entraîne la sexualisation précoce. On récolte ce qu'on sème dans le système nord-américain.
- Problème de communication: les jeunes ne savent pas s'exprimer par la parole et sexuellement, ils ne savent pas communiquer ensemble.
- Démystifier le pouvoir de l'argent, amener le partage des émotions, envoyer des messages de déconstruction du modèle actuel du «cool». L'argent est au cœur du problème.
- Valorisation de soi: que faire sur le terrain?
- Machine politique organisée pour l'argent: il ne faut pas personnaliser le problème mais réagir sur le «backlash» contre le féminisme, travailler sur le terrain (programmes de prévention) et organiser un mouvement contre la machine capitaliste.
- Étudier le discours des adultes, responsabilité sociale de tout le monde: le modèle érotique adopté par les filles répond aux désirs des hommes. Travailler avec les jeunes: vidéos, formation pour changer le discours; on ne peut pas censurer dans les écoles, le problème ressurgira inévitablement à l'extérieur. Apprendre à regarder différemment, éveiller un esprit critique, éduquer les jeunes à la sexualité et aux médias.
- Questionnement des codes vestimentaires: dans les écoles on pourrait avoir des vêtements plus «couvrants», faire une différence entre les diverses situations et les habits.
- L'hypersexualité ne vient pas des vêtements.
- Donner des projets concrets:
 - > Au primaire: programmes contre l'intimidation dans les écoles qui impliqueraient les jeunes dans des jeux de rôles;
 - > Au secondaire: session de conseil étudiant, formation de «cheerleaders», travailler en équipe;
 - > Projet de donner aux jeunes un rôle par rapport aux plus jeunes dans les écoles.

- Projet «école en santé»: projet d'éducation de la sexualité dans une école primaire. Le CLSC pourrait s'impliquer avec les écoles pour expliquer aux enfants ce que les choses veulent dire. Les enfants doivent comprendre la signification des comportements sexuels pour contrer les images véhiculées par les médias.
- Discussions avec les jeunes: faire intervenir les jeunes garçons pour des débats avec les jeunes filles. Demander à des intervenants extérieurs des écoles de rencontrer les filles et les garçons en groupes séparés. Des débats communs pourraient ensuite faire réaliser certaines choses aux jeunes.
- Si certains professeurs ne sont pas à l'aise, faire intervenir des gens de l'extérieur.
- Les ressources qui existent doivent être connues.
- «Équilibre»: ateliers jeunes femmes dans les écoles sur l'estime de soi.
- Pièce de théâtre pour le secondaire sur les gangs de rue, la prostitution, la sexualité, etc.
- Manque de décideurs dans les ateliers, les débats. Peu d'impact si les gens de pouvoir ne sont pas impliqués.
- Lettre aux journaux, aux médias.
- Groupes de discussion sur l'amour (conception) auprès des jeunes.
- Modèle: les parents qui ressemblent à l'amour romantique, unique. Les parents ne correspondent pas à ça.
- Pratiques sexuelles chez les jeunes. Où est la part de la normalité? L'exploration de la sexualité est normale mais non sans limites. Il faut établir un nouveau paramètre par rapport à la sexualité des jeunes.
- Mettre l'emphase sur l'éducation des jeunes pour qu'ils acquièrent un esprit critique. Donner de l'importance aux parents mais aussi aux enfants (tout le monde doit s'impliquer).
- Faire pression au niveau de la politique; plus de programmes au niveau de la prévention.
- Programme de prévention par Internet <www.cliquesurtoi.com>.
- Code vestimentaire: la victime est responsable d'être violée (minijupe).
- Sensibilisation des jeunes filles et des jeunes garçons.
- Sens critique chez les jeunes filles. Qu'est-ce qui est normal? Sodomie: pratique d'exception, non-sexualité.
- Pétition aux médias pour expliquer les soucis que l'on a ou faire un communiqué de presse pour les médias.
- Modèle de société contemporaine, agent d'un modèle de sexualité sain (modèle suédois).

- Les valeurs sont perdues: décalage entre le message des parents et le message extérieur.
- Plaintes contre la publicité sexiste: cité des normes canadiennes en matière de publicité.
- Faire un communiqué de presse pour faire savoir que nous nous sommes réunis pour réfléchir sur la question, en mentionnant le nom des participants.
- Besoin de sensibilisation et de formation des intervenants sur la sexualité et respect des limites de chacun. Prendre une part de responsabilité, une part du pouvoir en tant qu'intervenant du milieu et créer un réseau d'échange de formation afin de profiter de l'expérience et de la spécialisation de chacun.
- Hypersexualisation des fillettes, banalisation.
- Encadrer les jeunes, les impliquer dans des projets où ils sont acteurs, où ils ont un rôle actif à jouer afin de les valoriser (impact sur l'estime de soi), impliquer les jeunes dans des débats.
- Ne pas oublier les parents.
- Valoriser les jeunes autrement qu'avec le corps.
- Publicité: utiliser les médias pour contrer le modèle actuel «cool/ uncool», utiliser un modèle existant pour en parler, critiquer et dénoncer ce qui est fait actuellement.
- Aller au-delà de la morale, sortir du cadre. Plusieurs cadres ne sont pas adaptés aux jeunes. Il faut être moins moralisateur et se diriger vers un besoin, un désir, etc. Il faut être plus honnête et aller au-delà des tabous: qu'est-ce que ça implique de grandir quand on est une femme? Un homme?
- Aller sonder les besoins des parents.
- Sexualité génitale, mécanique.
- Séduction, érotisme, flirt.
- Socialement nous avons une responsabilité dans le système capitaliste.
- Théorie, psychologie, affectif: émotion, désir, plaisir.
- Créer un lien entre les parents, l'école, les CLSC et les organismes communautaires.
- Faible estime de soi et sexualité précoce.
- Problème de communication, problème de rapport de sexes, problème de rencontre avec soi et les autres. Apprendre aux jeunes à communiquer et à partager les émotions.
- Responsabilité sociale de la continuité du patriarcat.
- Éduquer l'esprit critique, développer l'esprit d'analyse, faire des débats, éduquer le regard.
- Discussion sur les codes vestimentaires.
- La représentation dans les médias, se faire représenter par nos élus politiques: inclure les

politiciens, faire du lobbying, impliquer les directeurs d'école, etc. Impliquer tous les décideurs, ne pas oublier que le système capitaliste alimente toute la problématique.

- Responsabilité des parents et éducateurs: le rôle des parents, c'est aussi dire «non» (présence parentale).
- Santé des préadolescents: grand manque de ressources, pauvreté, contexte multiethnique.
- Difficile de rejoindre les parents car les parents qui se présentent dans les écoles ou les soirées d'information ne sont pas les parents les plus démunis.

Résumé des pistes de solutions – recommandations

Atelier 1

Problématique des médias et de la représentation

- Encourager l'éducation critique homme-femme;
- Médias;
- Impliquer les personnes publiques (S. Léonard, G. Rioux);
- Influence de l'école;
- Parents à la maison;
- Pairs;
- Dénoncer ce que l'on voit;
- Boycoter certains magasins;
- Discuter avec les gens (télé-réalité);
- Se faire représenter par nos élus politiques;
- Exercer notre rôle de citoyen.

Atelier 2

Banalisation de la porno et culture populaire

- Mise sur pied d'un observatoire de l'industrie du sexe par les gouvernements;
- Implication à titre de citoyen;
- Écrire dans les journaux;
- Plan légal: législation (prostitution, pornographie) – loi antisexiste;
- Porter plainte auprès des hôtels qui diffusent des films pornographiques;
- Magazines au contenu pornographique à la disposition des jeunes – rendre l'accès plus difficile pour les jeunes;
- Internet: banalisation de la prostitution. Volonté politique qui manque pour limiter la quantité de sites pornographiques. Ordinateurs: responsabiliser les serveurs, pas seulement les parents;
- Considérer l'ordinateur comme un objet familial – le mettre dans une pièce ouverte;
- Sensibiliser les garçons, pas seulement les filles;
- Utiliser Internet pour contrer le discours de la norme. Ex: publicités non sexistes.
- Campagne de sensibilisation Internet responsable.

Atelier 3

Le rôle des parents et des éducateurs (trices)

- Présence parentale;
- Estime de soi, valeurs;
- Être guidé et suivi dans la vie;
- Intervention, support auprès des enfants;
- Partenariat école-parent;
- Communication plus ouverte;
- Intervention individuelle auprès des enfants;
- Mise en situation pour les parents-publicité;
- Groupe de parents : intervention auprès d'eux pour favoriser un dialogue;
- Renforcer l'intervention à l'école.

Atelier 4

Les préados et la santé

- Recruter les parents, faire des activités sur la sexualité et discuter à propos de ce sujet;
- Former des intervenants autour de l'infirmière;
- Donner d'autres modèles aux adolescents;
- Estime de soi pour les jeunes femmes à encourager;
- Affirmation de soi.

Atelier 5

Contexte psychosocial et intervention communautaire

- Formation et sensibilisation aux différentes approches;
- Former les intervenants;
- Créer un réseau d'échanges de spécialités, offrir de la formation dans d'autres organismes;
- Utiliser les médias pour dénoncer les modèles actuels;
- Créer des liens avec les parents, offrir des ateliers d'information aux parents;
- Nouvel encadrement, promouvoir certaines valeurs;
- Moins moralisateur, définir le fait de grandir en tant qu'homme et en tant que femme;
- Impliquer les jeunes dans des débats et en tant qu'acteurs dans les activités éducatives;
- Comment communiquer et partager les émotions;
- Développer l'esprit critique des jeunes, éduquer leur regard;
- Réfléchir par l'entremise de films;
- Codes vestimentaires dans les écoles;
- Inclure les politiciens;
- Communiqué de presse pour dire que nous avons réfléchi à la question aujourd'hui.

